

LE CALENDRIER

(FIN)

Les semaines et les jours.



A semaine, qui s'écrivait autrefois *septime* (du latin *septem*, sept) est une *septaine*, c'est-à-dire une collection de sept jours. Le mot *septaine* n'étant pas français, c'est le mot *huitaine* qui en tient lieu dans les usages de la vie : une huitaine désigne alors l'accomplissement entier d'une semaine, le retour dans la semaine suivante au jour pareil à celui d'où l'on a compté.

La division du mois en semaines ne vient originellement ni des Grecs ni des Romains, qui, dans le principe, comptaient, soit par décades, soit par neuvièmes. Ce sont les Égyptiens qui, les premiers, ont divisé le mois en collections de sept jours, et cette division leur a été vraisemblablement indiquée par le nombre des planètes. Lorsque les Romains, sous l'empereur Sévère, adoptèrent la semaine, ils suivirent la tradition égyptienne, en donnant à chacun des jours qui la composent le nom d'une des sept planètes : *dies lunæ*, ou *lunæ dies*, jour de la lune (lundi), *martis dies*, jour de Mars (mardi), *mercurii dies*, jour de Mercure (mercredi), *jovis dies*, jour de Jupiter (jeudi), *venedis dies*, jour de Vénus (vendredi), *saturni dies*, jour de Saturne (samedi), et *solis dies*, jour du soleil.

A l'exception de ce dernier jour que les chrétiens ont consacré au Seigneur en l'appelant *dimanche*, puis *dimaince*, puis *dimanche* et enfin *dimanche* (*dies dominica*, jour du Seigneur), ces dénominations ont traversé les siècles, comme celles des mois, et elles n'ont guère plus de sens aujourd'hui.

Autrefois, chaque dimanche de l'année avait un nom particulier qu'il empruntait, soit à son évangile, soit à l'un des psaumes chantés dans son office. Ces désignations ne sont restées en usage que pour trois dimanches du carême : *Reminiscere*, le deuxième dimanche du carême, où l'introït commence par les mots : *Reminiscere miserationum tuarum* (souvenez-vous de vos miséricordes, etc.) ; — *Oculi*, le troisième dimanche : *Oculi mei semper ad dominum* (je tiens mes yeux toujours élevés vers le Seigneur) ; — *Lætare*, quatrième dimanche : *Lætare Jerusalem* (Réjouissez-vous, Jérusalem, etc.) ; — et pour le premier dimanche après Pâques qui reçoit aussi son nom des premiers mots de l'introït : *Quasi modo*.

Les quatre dimanches qui précèdent le carême ont un nom qui indique à quelle distance ils se trouvent du dimanche de Pâques : *septuagésime* (soixante-

dixième), *sexagésime* (soixantième), *quingagésime* (cinquantième), et *quadragesime* (quarantième).

Le dernier dimanche enfin qui ait reçu un nom particulier est celui de l'*avent* (du latin *adventus*, arrivée, événement), qui précède de quatre semaines la fête de Noël, semaines pendant lesquelles l'Eglise se prépare à célébrer dignement la naissance de Jésus-Christ.

Quant aux semaines, elles n'ont jamais eu de noms officiels. Autrefois, le peuple en a désigné quelques-unes pour rappeler certains usages ou certaines circonstances qui marquaient particulièrement dans l'existence, mais ces dénominations ne sont pas restées. On appelait, par exemple, semaine des Brandons, la première semaine du carême, à cause des feux qu'on avait coutume d'allumer le jour de la Quadragesime. La dernière semaine du carême, la semaine sainte, est trop importante pour n'avoir pas reçu plusieurs noms : les uns l'appelaient la *semaine muette*, parce qu'on cesse de sonner les cloches à partir du jeudi saint ; les autres, la *semaine de la croix* ; d'autres enfin, la *grande semaine*, faisant ainsi allusion aux jeûnes et aux abstinences.

Les Fêtes.

Outre les solennités hebdomadaires du dimanche, l'Eglise célèbre plusieurs fêtes dont les unes arrivent chaque année à jours fixes, dont les autres avancent ou reculent, selon que le jour de Pâques tombe en mars ou en avril. Les variations de ces dernières les ont fait appeler *fêtes mobiles* par opposition aux autres qui sont alors les *fêtes immobiles*.

Les fêtes mobiles sont : les *Cendres*, la *Passion*, les *Rameaux*, *Pâques*, les *Rogations*, l'*Ascension*, la *Pentecôte*, la *Trinité* et la *Fête-Dieu*. Ce sont celles qui gravitent, si je puis dire ainsi, autour du grand jour de Pâques, et qui dépendent de l'époque à laquelle ce jour est fixé.

Les fêtes immobiles sont : la *Circconcision* (1^{er} janvier), l'*Épiphanie* (6 janvier), la *Purification* (2 février), l'*Annonciation* (25 mars), la *Visitation* (2 juillet), l'*Assomption* (15 août), la *Nativité* (8 septembre), la *Toussaint* (1^{er} novembre), la *Conception* (8 décembre), et Noël (25 décembre).

Nous allons passer en revue ces divers jours de fêtes, en suivant l'ordre qu'ils occupent dans le calendrier.

Circconcision. — Jour où l'on imposa à Notre-Seigneur le nom de *Jésus*, pour marquer qu'il sauverait le monde. (*Jésus* vient de l'hébreu *Ichosua*, qui signifie sauveur.)

Le premier jour de l'année n'est pas seulement une fête religieuse, c'est aussi le grand jour des *étrennes*. Que la pensée soit venue, dès l'origine des sociétés, de se donner réciproquement, le jour où s'ouvre une année nouvelle, des témoignages affectueux et des cadeaux, rien ne semble plus naturel ni mieux inspiré, et l'on comprend que cet usage ait existé déjà chez les Grecs et les Egyptiens. Donc, ce qui appelle ici une explication, ce n'est pas la chose en elle-même, c'est le nom qu'elle a reçu : pour quoi ces cadeaux du premier jour de l'an se nomment-ils des *étrennes*? Je pourrais me borner à vous dire qu'*étrennes* vient du latin *strenæ, strenarum*, qui avait même signification, mais il y a sur ce mot une histoire très-accréditée que je n'ai pas le droit de passer sous silence. Elle remonte tout simplement à la fondation de Rome. — Tatiüs, qui, vous le savez, régna conjointement avec Romulus, après l'héroïque mouvement des Sabines, aurait cueilli ou reçu comme bon augure des branches coupées au renouvellement de l'année dans un bois consacré à la déesse *Strenia*. De là serait venue la coutume, à Rome, de se faire des présents au commencement de chaque année, et de là surtout serait venu le nom donné à ces présents : *stren*, d'où nous avons fait *étrenne*, en l'honneur de la déesse *Strenia*. — C'est à cette antique tradition que M. Viennet fait allusion dans son *Épître sur le premier jour de l'an*.

.... Nous savons que des chênes épais
Couvraient du Cœlius les agrestes sommets ;
Que Rome à *Strenia* consacrait ces retraites ;
Qu'un jour où de Janus ils célébraient les fêtes,
Des Sabins dans ce bois cueillant quelques rameaux,
Vinrent à Tatiüs présenter ces cadeaux ;
Et ce prince, y voyant un fortuné présage,
Voulut à l'avenir en prescrire l'usage.

Chez les Gaulois qui, les premiers, ont suivi l'exemple des Sabins, les *étrennes* des druides étaient du gui de chêne ; de là l'exclamation proverbiale : *au gui, l'an neuf* ! c'est-à-dire venez chercher du gui, l'année commence, se renouvelle.

Épiphanie (en grec *ἐπιφάνεια*, apparition, — de *ἐπι*, sur, et *φαίνειν*, briller, apparaître). — Fête de la manifestation de Jésus aux Gentils. Le mot fait allusion à l'étoile qui apparut aux rois mages et les guida vers Jésus lorsqu'ils vinrent l'adorer et lui apporter des présents.

Les rois, à leur tour, ont laissé leur nom à notre fête de famille. L'usage s'était établi dans plusieurs églises d'élire parmi les chanoines celui qui devait officier le jour de l'Épiphanie. On l'appelait *roi*, parce qu'il tenait la place du roi des rois, et recevait, au moment de l'Évangile, les adorations de trois chanoines représentant les rois mages. Les familles, par imitation, eurent aussi, ce jour-là, un roi qui fut désigné par la fève de ce fameux gâteau dont on réserve toujours une part au bon Dieu.

« Les cœurs simples ne se rappellent pas sans attendrissement ces heures d'épanchement où les familles se réunissaient autour des gâteaux qui retraçaient les présents des Mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année au fond de son appartement, reparaissait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfants, qui depuis longtemps ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses ge-

noux et le rajeunissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté, les cœurs étaient épanouis ; la table du festin était merveilleusement décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort ces royautés qui ne coûtaient ni soucis, ni larmes ; on se passait ces sceptres qui ne pesaient point dans la main de celui qui les portait... Ces scènes se répétaient dans toute la chrétienté, depuis le palais jusqu'à la chaumière ; il n'y avait pas de labourneur qui ne trouvât moyen d'accomplir, ce jour-là, le souhait du Béarnais. » (CHATEAUBRIAND, — *Génie du Christianisme*.)

La fève traditionnelle est la voix du sort, mais elle rappelle aussi l'élection, car elle nous vient de Grèce où les suffrages se donnaient, aux élections et aux jugements, avec des fèves noires et blanches. — L'usage des fèves dans l'élection des magistrats d'Athènes, fut l'origine de ce précepte de Pythagore : *a fabis abstine*, ne vous mêlez pas des affaires de l'État. Plus tard, on a pris ce précepte à la lettre, et les disciples ont admis qu'il leur était rigoureusement prescrit de s'abstenir de fèves. On cite même à ce propos un trait destiné à prouver qu'une femme peut garder un secret. La loi fondamentale des Pythagoriciens était, vous ne l'ignorez pas, de ne jamais révéler aux profanes les secrets de leur doctrine. Le tyran Denis, curieux de connaître la cause de l'horreur qu'ils avaient pour les fèves, voulut l'apprendre de Mollias et de sa femme Timycha. Le couple pythagoricien résista ; et de peur que les tourments ne la forçassent à parler, Timycha se coupa la langue avec ses dents et la cracha au visage du tyran.

Purification. — (du latin *purus*, pur). Fête instituée en mémoire du jour où la Sainte Vierge vint au temple, le quarantième jour après la naissance de Notre-Seigneur, offrir à Dieu l'Enfant Jésus, par les mains de saint Siméon, et prêter, pour sa purification, deux tourterelles et deux pigeons ; obéissant ainsi, elle qui était sans tache, à la loi de Moïse, comme toutes les autres femmes.

Cette fête s'appelle aussi la *Chandeleur*, à cause des cierges que portent et font bénir les assistants, le jour de sa célébration.

Cendres. — (d'un mot grec qui signifie *poussière*). Pour rappeler aux fidèles qu'ils ne sont que poussière et redeviendront poussière ; le prêtre leur marque le front en signe de croix, le premier jour du carême, avec une cendre faite de rameaux bénits ou de linges qui ont servi à l'autel : souviens-toi, dit-il à chacun, que tu n'es que poussière : *Memento, homo, quia pulvis es...*

Annonciation. — Fête instituée en mémoire du message de l'ange Gabriel à la Vierge Marie pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation.

Passion. — (du latin *pati*, souffrir). Dimanche qui ouvre la semaine dans laquelle l'Eglise commence à faire l'office de la passion de Notre-Seigneur.

C'est sous le nom de *Passion* que se désignait autrefois tout le carême. Cette dénomination était préférable au mot *carême* qui n'éveille d'autre idée que celle des quarante jours de sa durée. Dans l'Eglise latine, le carême ne commençait que le dimanche de la sixième semaine avant Pâques ; mais au neuvième siècle, on fit commencer le carême dès le mercredi des Cendres, pour imiter plus précisément le jeûne de quarante jours que Jésus-Christ souffrit

au désert : il y eut bien ainsi dans le carême, déduction faite des six dimanches, quarante jours d'abstinence.

Rameaux. — « Une foule de gens étendaient leurs vêtements sur son passage, d'autres coupaient des branches d'arbres et en jonchaient le chemin. Ceux qui allaient devant et ceux qui suivaient, criaient : Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux. » (Évangile selon saint Mathieu, chap. 21.) — C'est pour rappeler cette entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem que la fête des Rameaux bénits a été instituée. Le dimanche des Rameaux est aussi appelé *Pâques fleuries* et *dimanche des palmes*.

Vendredi saint. — Jour de la mort de Jésus-Christ. L'Église le consacre à la pénitence et au jeûne en mémoire de la passion de Notre-Seigneur.

Pâques (de l'hébreu *pascha*, qui signifie *passage*). L'ange exterminateur qui tua les premiers-nés des hommes et des bêtes entra dans toutes les maisons des Égyptiens, et *passa*, *sauta* les maisons des Israélites qui, ainsi, furent épargnés. C'est pour remercier Dieu de ce bienfait que les Juifs instituèrent cette fête et l'appellèrent *passage*. — C'est aussi le jour de Pâques que les Juifs mangeaient l'agneau pascal, en mémoire de la sortie d'Égypte. Chaque famille devait ce jour-là immoler un agneau ou un chevreau de l'année, et le manger debout en habits de voyageurs, avec des pains azymes et des laitues sauvages. En même temps, on teignait de sang le seuil de la porte. Ces cérémonies rappelaient les événements qui avaient eu lieu la nuit où les Juifs avaient quitté l'Égypte, leur repas précipité à l'instant du départ, et les précautions qu'ils avaient prises pour écarter l'ange exterminateur.

Les chrétiens célèbrent solennellement le jour de Pâques, en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ et du repas qu'il fit avec ses apôtres. — *Pâques* est, dans l'Église catholique, la fête par excellence. Aussi, l'usage s'était-il introduit de prendre ce mot dans le sens général de fête : on appelait la *grande pâque*, le jour de la Résurrection ; la *pâque de la nativité*, le jour de Noël ; la fête de la Pentecôte s'appelait *pascha rosada*, parce qu'elle venait au temps des roses. Il y avait ainsi plusieurs pâques, et c'est à cette circonstance sans doute qu'il faut attribuer la marque du pluriel que le mot *Pâques* a conservée parmi nous.

D'après le concile de Nicée, tenu l'an 325, la fête de Pâques est fixée pour les chrétiens au dimanche qui suit la première lune d'après l'équinoxe de printemps. Il résulte de là qu'elle ne peut pas tomber plus tôt que le 22 mars, ni plus tard que le 25 avril, et qu'elle roule nécessairement dans un intervalle de trente-quatre jours (1).

(1) La fête de Pâques est arrivée le 22 mars, en 1598, 1693 et 1818, et elle arrivera ce même jour en 2285, 2437, et 2505 ; — elle est tombée le 25 avril en 1546, 1666, 1734, — et il en sera de même en 1886, 1943, 2038 et 2190, etc.

Je vous l'ai dit, c'est d'après cette fête, dont l'époque varie chaque année, que sont fixées toutes les autres fêtes mobiles, lesquelles gardent toujours les mêmes positions respectives à l'égard du jour de Pâques.

Rogations — (du latin *rogare*, prier, demander). Prières et processions publiques que l'Église fait pour les biens de la terre pendant les trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension. Cette cérémonie est imitée de l'antiquité ; elle répond aux prières et aux sacrifices que faisaient les Romains en parcourant la campagne.

Ascension (du latin *ascendere*, monter). Élévation miraculeuse de Jésus-Christ. Fête célébrée quarante jours après Pâques.

Pentecôte (Cinquantième). Fête établie en commémoration de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, et qu'on célèbre cinquante jours après Pâques. Les Juifs avaient aussi une fête appelée Pentecôte ou cinquantième qu'ils célébraient en mémoire de la loi donnée à Moïse, cinquante jours après la sortie d'Égypte.

Trinité. — Cette fête se célèbre le premier dimanche qui suit la Pentecôte, en l'honneur de la Sainte-Trinité. Elle fut instituée dans le quatorzième siècle.

Fête-Dieu. — Fête consacrée au mystère de la présence réelle dans l'Eucharistie. Elle fut établie par Urbain IV, en 1264, et se célèbre le jeudi qui suit le dimanche de la Trinité.

Assomption (du latin *assumere*, qui a le sens de notre verbe *assumer*, prendre pour soi, adopter). Enlèvement miraculeux de la Sainte Vierge au ciel.

Toussaint. — Fête en l'honneur de tous les saints, instituée en 835 par le pape Grégoire IV.

Noël. — Fête de la nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. D'où vient ce mot ? Les uns disent de Emmanuel, en hébreu *Immanuel*, composé de *Im* (avec), *nu* (nous), et *el* (Dieu) : — Dieu avec nous. — Les autres, et c'est le plus grand nombre, le font descendre du latin *natalis*, naissance. D'autres enfin pensent que ce mot ne vient ni de l'hébreu, ni du latin, et qu'il s'est formé d'un mot de notre langue, *nouvel* dont il est une contraction. Il est vrai qu'autrefois, aux événements heureux, on criait Noël ! Noël ! pour dire : la bonne, la joyeuse nouvelle !

A ces fêtes particulières, il faut ajouter, pour compléter les détails de notre calendrier, les *Quatre-Temps*, jours (mercredi, vendredi et samedi) où l'Église ordonne de jeûner en chacune des quatre saisons de l'année, et où les évêques ont coutume de faire les ordinations ; — et enfin les *Vigiles*, veilles de certaines grandes fêtes, telles que Noël, la Toussaint. Ce mot vient du latin *vigilare*, veiller, parce qu'autrefois on se préparait dans l'église aux grandes solennités en chantant, la nuit, les *vigiles*, pendant que les peuples dormaient.

Les plus anciennes de ces fêtes sont celles de Noël, du *Vendredi saint*, de la *Résurrection*, de l'Ascension et de la *Pentecôte*. Saint Augustin pense qu'elles ont été fondées du temps des apôtres. Les autres ont été successivement établies par l'Église.

CHARLES ROZAN.

BIBLIOGRAPHIE.

RAPHAËLA DE MÉRANS

PAR M^{me} VICTORINE MONNIOT

Nous avons toujours accueilli comme des amis les excellents ouvrages de mademoiselle Monriot: *le Journal de Marguerite*, — *Marguerite à vingt ans*, — *Madame Rosely*; nous sommes heureux de pouvoir indiquer à notre jeune public, si avide de lectures nouvelles, des écrits aussi attachants que solides, aussi purs qu'aimables, et *Raphaëla de Mérens* est encore un digne enfant de cette plume vouée au bien et qui chérit si tendrement la jeunesse. Un esprit d'observation très-remarquable le distingue; mademoiselle Monriot a voulu y peindre l'orgueil, l'adoration de soi-même, qui trop souvent perd les femmes, et, en ruinant leur bonheur ici-bas, compromet en même temps leur bonheur éternel. Je ne crains pas de dire que ce tableau est tracé de main de maître, et que rien n'y manque, ni la vigueur, ni les nuances.

Raphaëla de Mérens était née dans les classes les plus élevées de la société, tout concourait à la rendre heureuse: les parents les plus tendres, l'institutrice la plus dévouée, les dons de la fortune, les dons de l'intelligence; Dieu lui avait mis tout entre les mains, elle pouvait, elle devait être aussi sage qu'heureuse, aussi bonne que brillante, car il est des positions où les vertus même semblent plus faciles à pratiquer qu'ailleurs; mais chez elle, l'obstination orgueilleuse du caractère empoisonna tous les présents de la munificence divine: ce fut l'écueil contre lequel échouèrent ses bonnes résolutions, la cécité volontaire qui la priva des lumières de la raison et de la foi. Aucun avis ne pouvait arriver jusqu'à elle; nul conseil, si doux, si désintéressé qu'il fût, ne trouvait le chemin de son cœur. Jeune fille, elle aimait ses parents, jeune femme, elle aimait son mari, et cependant elle ne leur fit goûter aucune joie, tant l'orgueil tenait captifs chez elle le dévouement et l'amour. Mère, elle aimait ses enfants, et pourtant, par orgueil, elle en fit des victimes de la mode et du monde, et fut la cause indirecte de leur mort prématurée: elle marchait ainsi, dans son égoïsme et sa solitude, quand la main de Dieu la frappa à son tour, mais pour la toucher et pour la convertir...

La manière dont fléchit cette âme hautaine, les phases par lesquelles le repentir divin la fait passer, sont heureusement amenées et analysées. La

fable de ce roman est très-heureusement conduite; il y règne un certain mystère qui pique la curiosité, et Raphaëla, malgré ses torts et ses fautes, trouve moyen d'intéresser; il est vrai que l'auteur n'en a pas fait une de ces figures tout d'une pièce, bardées dans leur caractère comme un chevalier dans son armure, et n'ayant ni retours, ni variations, ni incertitudes. La nature, ni dans le bien, ni dans le mal, n'est aussi entière; elle a des inconséquences qui, chez l'homme vertueux, trahissent l'origine terrestre et la nature déchue; qui, chez le criminel même, laissent un passage au repentir. Ce sont ces éclaircis qui donnent un naturel parfait aux peintures de mademoiselle Monriot, et permettent de suivre ses héroïnes comme des personnes connues. Nous recommandons vivement ce nouvel ouvrage, ainsi qu'un autre du même auteur, *Coralie Delmont*, bon petit livre qui se vend au profit d'une œuvre de charité. Nos jeunes lectrices y trouveront un délassement précieux et un non moins précieux enseignement (1).

PÈRÉGRIN

PAR M^{me} LA COMTESSE HAHN-HAHN (2).

Nous avons dit à nos lectrices combien nous estimons les ouvrages de madame de Hahn-Hahn, qui joint à tous les dons du romancier ceux du poète, et justifie la réputation qu'elle a acquise parmi ses compatriotes. Son nouvel ouvrage mérite d'être placé à côté de *Doralice*, dont nous avons parlé dans le cours de l'année 1865. L'héroïne de cet ouvrage, Héliade, apparaît comme un ange de lumière au milieu des passions des autres personnages; l'incrédulité, l'amour de l'argent, la légèreté de ceux qui l'entourent, font resplendir sa foi admirable, sa

(1) Chez Régis Ruffet, 38, rue Saint-Sulpice. — Un beau volume, prix: 3 fr.

Coralie Delmont se vend à la même librairie au profit de l'Œuvre des Jeunes filles Incurables.

(2) Chez Lethielleux, 23, rue Cassette. Deux beaux volumes, prix: 5 francs.

douceur, sa générosité, sa fermeté; c'est un idéal chrétien, auquel nous ne ressemblons guère, mais auquel, en puisant aux mêmes sources, en s'inspirant des mêmes enseignements, on pourrait enfin emprunter quelques traits. Le récit accidenté conduit le lecteur, du nord de l'Allemagne en Italie, et de l'Irlande en Amérique; des descriptions charmantes disent que l'auteur a visité jadis ces diffé-

rentes contrées et a su les voir d'un œil d'artiste et les peindre d'après nature.

Nous recommandons cet ouvrage aux personnes qui aiment que, même dans un roman, une vérité se trouve et se démontre, et qui veulent que le but réel de notre vie y soit indiqué sous les fictions et la trame d'une fable ingénieuse.

M. B.

LETTRES D'UNE SŒUR AÎNÉE

LA CUISINE

Je continue, ma bonne petite, la série de mes recettes; elles n'ont rien d'extraordinaire; ni Vatel, ni Carême, n'ont passé par là, mais elles sont faciles, sûres, et qui mieux est, très-bonnes.

Bœuf roulé.

Ayez une tranche de maigre de bœuf, pesant un demi-kilogramme, et une tranche de cuissot de veau du même poids. Ces tranches doivent être coupées en travers fil et n'être épaisses que d'un centimètre environ.

Prenez 250 grammes de chair à saucisses, très-fraîche, ajoutez-y gros comme un œuf de mie de pain trempée dans du lait, plus un œuf entier. Saupoudrez les deux tranches de poivre et de sel, étendez la chair à saucisses au-dessus. Roulez chacune des tranches sur elle-même, en rendant les extrémités plus minces que le milieu. Ficelez-les. Faites roussir les tranches dans du beurre; lorsqu'elles auront pris couleur, mouillez avec une jatte de bouillon, et laissez cuire pendant une heure et demie.

Délaissez un peu de fécule dans de l'eau, liez la sauce des tranches, ajoutez-y du jus de citron, quelques champignons et du persil haché. La combinaison des viandes rend ce plat fort bon.

Observation. — Le jus de citron doit toujours être passé dans une mousseline, afin de n'y pas mêler les pépins, dont le goût est amer.

Côtelettes en chevreuil.

Prenez des côtelettes de mouton, bien parées et un peu épaisses, faites-les mariner pendant trois jours dans du vinaigre pur, avec tranches d'oignons et quelques échalottes. Mettez au feu un verre de la marinade, un verre de bouillon dégraissé, pla-

cez-y les côtelettes, laissez-les cuire doucement pendant un quart d'heure.

Faites un roux, versez-y les côtelettes et leur sauce, laissez jeter quelques bouillons, et servez en entourant les côtelettes de croûtons frits.

Mets facile à faire et excellent.

Poulet au jus.

Prenez une couenne de lard très-frais, posez dessus la volaille, ajoutez poivre, sel, un oignon, une carotte, couvrez, et, à un feu doux, laissez suer. — Quand la volaille aura rendu du jus et sera blanche, ajoutez de l'eau chaude jusqu'à hauteur de la moitié des cuisses, couvrez la casserole avec un rond de papier beurré, laissez mijoter deux à trois heures, selon la grosseur de la bête; passez le jus au tamis de soie en le dégraissant, liez avec un soupçon de fécule, et servez la volaille sur ce jus qui doit être un peu coloré. On peut, si l'on veut, ajouter à la sauce quelques feuilles d'estragon ou des champignons cuits à part, avec un peu de beurre et un jus de citron.

Manière de conserver le gibier.

Faites exactement vider la pièce de gibier que vous voulez conserver, mais qu'on ne la plume pas; faites mettre dans le corps du poivre et un morceau de charbon de bois; examinez soigneusement l'animal, et partout où les grains de plomb ou la dent du chien l'auront blessé, faites mettre du poivre abondamment.

Le gibier, ainsi traité, se conserve excellent pendant au moins cinq jours.

Compote de poires.

Il faut beaucoup de temps pour réussir à la bien

faire. Pelez les poires, couvrez-les d'eau, laissez-les bouillir cinq heures, en mettant un quart de livre de sucre râpé pour une livre de poires; retirez au bout de cinq heures les poires, dressez-les dans un compotier; laissez réduire le jus en y mêlant, soit du rhum, soit du kirsh, soit du sirop de punch, soit simplement du jus de citron.

Côtelettes de veau.

Faites-les griller sur un feu ardent, servez-les sur une large maître d'hôtel, maniée de persil et de jus de citron. Entourez-les de petits pois, cuits au beurre, de jeunes carottes, ou d'endives bien étuvées.

Eau de riz et de gomme.

Cette recette, qui n'est pas culinaire, mais pharmaceutique, peut être très-utile dans les indisposi-

tions que l'on regarde avec raison comme les prodromes du choléra. Nous la tenons d'un célèbre médecin. — Prenez huit grammes de riz de la Caroline et huit grammes de gomme arabique, faites-les cuire dans un litre d'eau, jusqu'à complète cuisson du riz; passez au tamis de soie et sucrez. On ne peut que bien faire d'y ajouter un peu de cachou.

Poularde truffée avec une seule truffe.

Dites à votre cuisinière d'introduire le doigt entre la peau et la chair de l'estomac de la poularde; quand la peau sera détachée (sans être déchirée), vous ferez placer des filets de truffe très-minces entre la susdite peau et l'estomac; on mettra dans l'intérieur de la farce dans laquelle on aura haché la parure de l'unique truffe, et on servira au jus, comme il est dit plus haut.

LA FEMME D'UN OFFICIER

(SUITE.)

II. — SUITE DU RÉCIT.



Thérèse passa une nuit pénible; elle dormit; à vingt ans, on ne connaît pas l'insomnie, mais ses sommeils étaient courts et troublés par de tristes rêves, pleins d'angoisses et de terreurs sans nom. Elle se réveillait en sursaut: le rêve avait fui, mais la réalité demeurait: elle n'allait pas tomber dans un torrent, elle ne sentait plus peser sur sa poitrine un animal fantastique, elle ne voyait plus autour d'elle un cercle de figures hostiles, se dissipant comme un brouillard alors qu'elle allait les toucher: le sombre escalodron des songes s'était envolé, mais soudain elle se souvenait: sa mère avait pleuré, un malheur planait sur elles: le jour qui allait naître n'aurait plus la sécurité de la veille, elle le pressentait, et à chaque brusque réveil un sentiment de tristesse oppressait son âme.

Elle se leva de bonne heure, mais toute la matinée s'écoula sans qu'elle pût voir sa mère, qui resta enfermée dans le cabinet de M. de Joubel. Au déjeuner, celui-ci ne parut pas, ce qui était tout à fait contraire à ses habitudes de régularité; madame de Joubel parut accompagnée d'Edgar, elle embrassa sa fille avec tendresse, et pendant le court repas, l'écolier fit presque seul les frais de l'entretien. Les histoires du

collège, la composition, les places, les préférences du maître, les injustices du pion, les bons mots, les jolis traits et les méchancetés des camarades, fournissaient un aliment inépuisable à la façon de du rhétoricien. Il causait, il riait, il s'indignait, mais Thérèse seule lui donnait la réplique. Madame de Joubel ne mangeait pas, elle servait ses enfants avec le soin d'une bonne maîtresse de maison, mais les mains agissaient, tandis que la pensée était ailleurs, et bientôt Thérèse subit la contagion de la tristesse de sa mère. L'apparente gaieté qu'elle avait voulu feindre devant son jeune frère disparut: il raconta une anecdote, un bon tour que lui et les élèves de sa classe avaient joué au professeur d'allemand, mais il n'obtint pas un sourire, et s'interrompant soudain:

«Thérèse pense à son futur... c'est à merveille, Thérèse! j'aurai soin d'en informer Henri; je lui dirai qu'on ne peut tuer un mot de toi quand il n'est pas là!... Et maman? à quoi pense-t-elle? au dîner de noces, je parie! ah! quel malheur qu'on ne soit pas en hiver pour manger du foie gras! cela est triste, triste, comme dit le grand Shakespeare. N'est-ce pas, maman, que tu songes au dîner?»

Madame de Joubel sortit de sa pénible distraction, elle sourit, par habitude; à son fils et lui dit avec douceur:

«Il est temps, Edgar! va, mon enfant.

— C'est bien ce qui me fâche, répondit-il en se le-

vant, cours de logique cette après-midi, c'est moins amusant qu'un jour de noces. Jusques à quand faudra-t-il attendre ce bienheureux jour ? »

En déclamant ainsi, le jeune homme prit sa casquette et ses livres, embrassa sa mère et sa sœur, et s'en fut gaîment. On l'entendit descendre l'escalier quatre à quatre, le bruit de la porte cochère annonça qu'il était parti et l'on entendit encore sous la fenêtre sa voix jeune et animée qui chantonnait un air à la mode.

« Pauvre Edgar ! s'écria madame de Jouhel en se renversant sur sa chaise et en éclatant en sanglots longtemps contenus. Pauvres enfants !

— Maman, dit Thérèse en se mettant à genoux devant elle, parlez-moi, je vous en conjure, dites-moi ce qui se passe. Vous m'inquiétez tant ! »

Madame de Jouhel la regarda avec des yeux noyés de larmes :

« Ma pauvre Thérèse, dit-elle, oui, il faut que je te parle. Viens dans ma chambre ; ici, nous serions dérangées : les domestiques ont les yeux sur nous. »

Thérèse la suivit : un monde de suppositions, de réflexions roulaient dans sa tête : la pensée va si vite ! pendant les cinq ou six minutes qui s'écoulèrent, tous les événements possibles se présentèrent à son esprit : malheurs pour ceux qu'elle aimait, discordes dans sa famille, ruine, désolation... que de chemin fait un esprit agité ! que de perceptions l'envahissent à la fois, et qu'alors la souffrance se mesure peu à la marche uniforme du cadran de l'horloge ! L'émotion de Thérèse avait devancé les plus accablantes nouvelles ; sa main tremblait, ses joues étaient pâles, quand sa mère s'assit et l'attira auprès d'elle.

« Mon enfant, dit-elle, il nous faut du courage.

— Maman, il en faut pour l'attente ! parlez, chère mère !

— Eh bien ! ma fille, j'espérais, oui, il y a peu d'heures encore, j'espérais, jusqu'au jour de ton mariage, pouvoir te cacher la vérité, mais les événements ont déjoué mon espoir. Notre situation de fortune est tout à fait compromise... »

Thérèse ne dit rien, elle écoutait :

« Non pas la tienne, grâce au ciel, poursuivit madame de Jouhel, ou du moins, elle l'est peu ; tu n'as perdu que vingt mille francs sur cent mille, et c'est à cause de cela que je t'ai parlé de notre position ; il va falloir en informer M. Lavaux.

— Eh quoi ! maman, vous m'auriez caché vos peines ? Vous ne m'auriez traitée ni en fille, ni en amie ! Ai-je mérité un pareil silence ?

— A quoi bon t'affliger, ma bonne Thérèse ? Tu n'y peux rien !

— Maman, expliquez-vous. Je vous en supplie, tenez ! parlez-moi à cœur ouvert, j'ai vingt ans, je ne suis plus une enfant !

— Non, certainement, et j'ai bien confiance en toi, ma fille ! que veux-tu savoir ?

— Vous dites que vous avez perdu votre fortune, celle de mon tuteur, celle d'Edgar ?

— Tout, oui, tout, hélas ! je ne puis, ni ne veux blâmer mon pauvre mari : il avait le génie des spéculations, et jusqu'ici, les siennes avaient été si parfaitement heureuses ! j'avais en lui une confiance entière et je ne m'informais pas de la situation de nos affaires : pendant si longtemps, elles furent bril-

lantes ! Il y a trois semaines, il m'annonça une première perte sur des fonds portugais : elle ne touchait pas encore à notre aisance, je me résignai, mais avant-hier, mon enfant, les plus funestes nouvelles nous sont arrivées : une banque dans laquelle se trouvait engagé tout le reste de notre fortune a manqué d'une manière déplorable, et, ce qui me navre plus que notre ruine, quoiqu'elle soit complète, c'est que toi aussi, Thérèse, tu vois compromettre ta position. Un cinquième de ta dot est englouti ! que dira M. Lavaux ? que dira sa famille ? que dira ce monde qui nous portait envie ?... »

Thérèse écoutait toujours, mais elle n'était plus abattue ; elle réfléchissait.

« Maman, dit-elle enfin, vous seriez ruinés, vous, mon père et mon frère, et moi, je préleverais ma dot sur ce qui vous reste ! cela n'est pas possible ! Je n'ai pas bien compris, n'est-ce pas ?

— Que veux-tu dire ?

— Que je ne puis pas isoler mon sort du vôtre, être riche quand vous seriez pauvres, heureuse et comblée quand vous seriez dans la détresse ! Tout, maman, la gêne, le travail, mais pas cela ! ce serait la honte et le désespoir de ma vie !

— Mais, mon enfant, que veux-tu faire ? tu es engagée, fiancée !

— Je parlerai à M. Lavaux, dit-elle avec résolution, quoiqu'en rougissant, il sera de mon avis : ma dot restera entre vos mains ; nous vivrons de l'industrie, du gain de M. Lavaux, je serai très-économe, et, quoiqu'un peu moins riches, nous serons très-heureux. Edgar finira ses études, il entrera dans quelque belle carrière, et vous aurez encore de beaux jours, chère maman ! »

Elle s'était animée, mais ce feu de son âme ne se communiquait pas à madame de Jouhel. Elle prit sa fille dans ses bras et l'embrassa avec tendresse :

« Ton cœur te trompe, dit-elle, les choses de la vie ne s'arrangent pas ainsi. Henri ne consentira point... »

Thérèse, à ce mot, attacha sur sa mère un regard douloureux :

« Maman ! s'écria-t-elle, vous avez une si mauvaise opinion de lui, de Henri !

— Je ne le crois pas plus intéressé qu'un autre, je pense qu'il t'aime, Thérèse ; mais je l'avoue, je doute... et si tu m'en crois, mon enfant, tu ne tenteras pas une expérience, peut-être funeste. Ton cœur peut subir la pierre de touche, c'est de l'or pur ! mais celui d'Henri ! n'essaie pas !

— Ah ! maman, ne pas essayer, c'est accepter ce que vous me proposez tout à l'heure : votre dévouement à mon profit ! jamais ! non, jamais, je le promets devant Dieu qui m'entend, je ne séparerai mon sort du vôtre, et j'aime mieux écrire à M. Henri que je renonce à me marier. »

En disant ces mots, elle prit une plume et une feuille de papier ; sa mère, se rattachant à un dernier espoir, sa mère à qui il semblait presque impossible que sa fille ne fût pas aimée d'un amour pur et désintéressé, l'arrêta :

« Ne romps pas, s'écria-t-elle ; oui, tu as raison, essaie, tente un effort ! dis-lui de venir te voir dès son retour du Havre, où il est en ce moment. Peut-être ai-je été trop sévère, qui sait ? il t'aime, mon en-

fant ! il est impossible qu'il ne te préfère pas à l'argent... »

Thérèse écrivit rapidement, et lut à sa mère quelques lignes par lesquelles elle priait Henri Lavaux de venir à Passy le lendemain et de se faire accompagner par sa mère. Madame de Jouhel approuva ; la lettre fut envoyée, et plus calmes, comme on l'est après une décision prise, la mère et la fille causèrent avec une intime confiance. Elles faisaient des projets, elles esquissaient leur existence à venir : madame de Jouhel se prêtait avec complaisance aux rêves de son enfant, à ces rêves qu'entretenait la confiance la plus absolue dans le genre humain. M. de Jouhel ne spéculerait plus, Edgard travaillerait, sortirait dans un rang distingué de l'École Polytechnique, et Henri Lavaux, le meilleur des fils, des frères et des maris, serait pour toute la famille un appui, un soutien dévoué, et l'on finirait par remercier l'heureux malheur auquel on devrait de mieux se connaître et de mieux s'aimer.

Madame de Jouhel à sa sœur.

Passy, juin 1829.

Ma chère et bonne Eulalie,

Sans le vouloir, vous avez été prophète, et c'est le cœur navré que je vous écris aujourd'hui. Mon pauvre mari a échoué complètement dans ses dernières opérations : notre fortune est perdue ; à peine pouvons-nous sauver de cet horrible naufrage de quoi constituer à peu près la dot de Thérèse, cette dot dont nous sommes responsables envers elle, envers son futur époux. Je ne puis ni ne veux faire aucun reproche à M. de Jouhel ; peut-être a-t-il manqué plutôt de bonheur que de prudence ; d'ailleurs, j'approuvais ses spéculations, même hasardeuses, alors qu'elles avaient une issue favorable, je n'ai donc pas le droit de me plaindre aujourd'hui, mais je souffre, ma chère Eulalie, je souffre cruellement. L'avenir de mon fils est perdu, la vie de mon mari est gâtée, je ne prévois que tristesse, gêne, contrariétés intérieures, sombre perspective qui fait fléchir mon courage et me laisse bien faible, bien abattu.

Thérèse s'est montrée ce qu'elle est : noble, bonne, généreuse au possible. Elle veut renoncer à ses droits, et elle espère que M. Lavaux partagera ses vœux. Eulalie, je ne partage pas, moi, cette illusion : Henri Lavaux est un homme d'honneur, un homme capable d'une certaine dose d'affection ; je lui remettais sans méfiance le sort de ma fille, mais je ne le crois pas au-dessus d'une question d'argent, ni sa mère non plus. Ils sont tous deux de leur siècle. Ma fille leur plaisait, parce qu'elle était charmante et riche, elle n'eût possédé que ce visage, miroir d'une âme si belle, ils n'eussent pas pris garde à elle. Le cadre a fait valoir le tableau. Ce mariage, d'ailleurs, était choisi parmi les relations de mon mari. Peut-être, laissée à mes propres impressions, eussé-je préféré un homme moins ambitieux que paraît l'être M. Lavaux, mais, il y a trois jours à peine, cette ambition, qui semblait devoir le conduire à tout, ne me déplaissait ni pour lui, ni pour Thérèse. Notre manière de voir change avec les événements.

Thérèse veut lui parler, l'engager à renoncer à la dot promise : je le lui ai permis. Hélas ! je crains

que son cœur ne reçoive une blessure ; mais si Henri ne la préfère pas, elle, Thérèse ! à l'argent, il vaut mieux qu'elle le connaisse : elle souffrirait trop, unie à quelqu'un qui lui ressemble si peu ! Je n'ai pu, je l'avoue, refuser les offres de ma fille... j'ai un mari, j'ai un fils, et la générosité de Thérèse assure leur existence : pouvais-je la rejeter ? Vous me blâmez peut-être, Eulalie ; les situations difficiles, compliquées, nous exposent au blâme de nos meilleurs amis, mais vous me plaindrez aussi, j'en suis sûre. Ah ! ma sœur, mes larmes, au bas de cette page, vous diront si je souffre. Répondez-moi.

Votre dévouée sœur,
LAURE DE JOUHEL.

III. — RÉCIT.

Thérèse attendait, avec un battement de cœur, la visite qu'elle avait sollicitée elle-même. Elle distinguait, au milieu des bruits de la rue, le pas connu d'un cheval et elle entendit un coupé s'arrêter à la porte. On monta l'escalier ; Henri Lavaux donnait le bras à sa mère, et ils entrèrent, souriants, dans le salon. Ils se ressemblaient tous deux par le dessin de leurs traits, fins et allongés, par leurs yeux noirs et perçants, et par une certaine élégance du port et de la taille, mais chez Henri Lavaux, l'intelligence, la promptitude de la pensée éclataient dans le regard et dans le geste, tandis que la physionomie de sa mère avait quelque chose d'à la fois étroit et obstiné qui semblait se refuser à se laisser pénétrer par les idées ou les sentiments d'autrui. Thérèse alla au-devant d'elle et l'embrassa ; madame Lavaux lui prit la main et lui dit :

« Nous avons reçu votre billet, chère petite, et en vérité, Henri ne tenait plus en place. Il n'a eu que le temps de parcourir son courrier, et nous voilà. »

— Je vous remercie mille fois... tous deux, répondit Thérèse : je désirais vous parler.

— Vous semblez un peu triste ? dit Henri qui la regardait d'un œil affectueux, seriez-vous souffrante, mademoiselle ?

— Non, monsieur Henri, préoccupée seulement. J'ai quelque chose à vous dire, à vous et à madame votre mère, et j'espère que vous me comprendrez tous deux. »

Henri sourit faiblement, mais sa mère serra les lèvres, comme si elle se préparait à la résistance. Thérèse éleva son cœur à Dieu pour obtenir du courage, et s'étant assise sur le canapé, à côté de madame Lavaux, elle commença :

« Ma mère m'a permis, monsieur, de vous parler, et de vous faire une confidence qui vous intéresse comme membre futur de notre famille. Mon beau-père a essuyé de grands malheurs ; sa fortune est très-compromise ; il lui reste 80,000 francs qui, dit-on, sont à moi, mais je me croirais indigne d'être votre fille, madame, de devenir votre femme, monsieur Henri, si je pouvais penser un moment à user de mes droits, à dépouiller mes parents et mon jeune frère. Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas, monsieur ? Madame, vous sentez cela comme moi ! »

— Un moment ! s'écria madame Lavaux en détachant sa main que Thérèse avait gardée. Un moment, chère petite, vous allez faire là quelque chose d'inouï !

— J'admire votre manière de voir, votre générosité, mademoiselle, balbutia Henri, mais, en vérité...

— Vous ne m'approuvez pas ? dit-elle en le regardant fixement pour la première fois. »

Il baissa les yeux :

« J'admire, dit-il, mais les affaires ne se traitent pas, permettez-moi de vous le dire, avec des points d'admiration.

— Non, certes ! dit madame Lavaux. Aux échéances, on ne paie pas avec de beaux sentiments.

— Vous êtes mineure, mademoiselle, vous n'avez pas le droit de disposer de vos biens ; dans peu de jours, je serai assez heureux pour être votre guide, votre conseil, et j'avoue que, pour vous-même, en vue de l'avenir, je ne pourrai prêter les mains à ce généreux dépouillement.

— Ce serait trop commode, s'écria encore madame Lavaux, jouer à la Bourse avec les biens d'une pupille, d'une mineure, cela ne s'est jamais vu !

— Chut, ma mère ! les sentiments de mademoiselle sont dignes de tout respect... Chère Thérèse, daignez m'écouter : Vous êtes une enfant, pleine de cœur et d'illusions, mais la vie ne se gouverne pas ainsi... »

Elle l'avait écouté, elle l'avait entendu, elle l'avait compris.

« Vous n'accédez pas à ma prière ? dit-elle. Vous voulez, vous, que je me conduise envers ma mère en ennemie ?

— Ce sont de grands mots, interrompit madame Lavaux.

— Je veux ce qui est juste, répondit Henri ; pourquoi, mademoiselle, souffririez-vous des imprudences de votre beau-père ?

— J'aime mieux en souffrir que de faire souffrir ma mère, mon frère et celui qui m'a tenu lieu de père. Telle est ma décision, et comme elle ne s'ac-

corde pas, monsieur, avec vos vues, il est juste que je vous rende votre parole. »

En disant ces mots, Thérèse dégagea de son doigt une bague en émeraude et elle la remit à Henri. Il pâlit : l'amour, car il l'aimait, l'argent, il en était avide, se livraient un combat violent dans son cœur ; il n'avait pas cru que cette jeune fille si douce, si timide et dont il se sentait aimé, lui eût intimé sa volonté avec tant d'énergie :

« Thérèse ! dit-il, que faites-vous ? Vous ne m'aimez plus ! vous renoncez à moi.

— Je ne vous rendrais pas heureux, je ne saurais plus moi-même avoir en vous cette foi, cette confiance nécessaires au bonheur, il faut nous séparer. Adieu, monsieur Henri, adieu madame.

— Vous êtes une enfant et une étourdie, ma chère petite, on ne devrait pas laisser les filles mineures régler elles-mêmes leurs affaires, répondit aigrement madame Lavaux, qui voyait, non sans regret, les 80,000 francs s'en aller avec Thérèse.

— J'aurais vingt-cinq ans que j'agiserais de même, repartit Thérèse avec calme, je sais ce que je veux, je sens ce que je peux, et je ne veux ni ne peux abandonner ma mère et ma famille. »

Elle s'était levée et elle salua avec une certaine fierté Henri et sa mère. Il était temps encore ; un mot, un cri de l'âme l'eussent retenue, Henri souffrait, et pourtant ce mot qui le condamnait à un mariage sans argent, il n'eut pas la force de le dire... et il s'éloigna avec madame Lavaux.

Thérèse revint auprès de madame de Jouhel ; qui attendait avec anxiété :

« Vous avez raison, maman, dit-elle, il n'a pas soutenu l'épreuve. Maintenant, et elle lui montra sa main où la bague de fiançailles ne brillait plus, maintenant, je suis libre et n'appartiens qu'à vous seule.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHATEAU GANN

Le Normandie, à six lieues de Falaise, non loin des bords de l'Orne, de vieilles ruines féodales sont fièrement campées sur le sommet d'un rocher ; elles rappellent au voyageur qui a suivi le cours du Rhin, ces châteaux dont les silhouettes fantastiques se dessinent sur le ciel, et semblent redire au siècle présent les grandeurs du passé, les

haines ensevelies, les révoltes des vassaux contre leurs seigneurs, et celles des seigneurs contre leurs suzerains ; toutes les passions qui s'agitaient jadis sous la cuirasse et dans le tumulte des camps, comme elles s'agitent aujourd'hui dans les salons, et surtout à la Bourse, ce lieu de combat où se mesurent tant de forces et d'ambitions !

Les noires murailles du château Gann sont à demi-cachées par le lierre ; des arbres centenaires

se sont élevés sur la montagne où le seigneur Gann avait, au neuvième siècle, placé son nid d'aigle.

Quel est l'homme qui ne se sent pas dominé par la majesté du temps ! de ce temps, notre maître à tous, qui marche sans qu'aucune puissance humaine puisse l'arrêter, tranche et renverse tout sur son passage, ne déviant jamais de la ligne immuable qui lui fait tour à tour conquérir et anéantir ! Ces ruines imposantes nous rappellent le farouche courage de nos pères, leur existence primitive et aventureuse ; nous cherchons un écho de ces âges qui ne sont plus, et nous demandons à ces témoins muets de parler à notre âme, puisqu'ils ne peuvent parler à nos sens.

Nous voyons, comme une fantasmagorie éclosée de nos rêves, les preux chevaliers, bardés de fer, montés sur de gigantesques chevaux dont la race est perdue, se battant, la lance au poing, pour défendre leurs domaines, ou pour s'emparer des domaines voisins. Nous voyons aussi les nobles dames qui n'apprenaient qu'à filer, mais qui savaient par droit de naissance ce que pouvait faire de bien et de mal leur influence, tantôt bénie et tantôt maudite !

Parmi les ruines du château Gann et sous les sombres futaies qui l'entourent, une ombre vient errer chaque soir ! Nous n'osons pas affirmer l'avoir vue, car c'était de si loin, que nous nous demandons encore si c'était la forme vague d'une femme, ou si c'était la blanche vapeur d'un nuage ! mais tant d'autres l'ont considérée face à face, que nous ne saurions mettre en doute l'existence de cette ombre qui, depuis dix siècles, promène son âme à travers la contrée !

Le sacristain, les membres du conseil municipal et le maire lui-même ont rencontré la belle Eveline, dont les yeux lancent des flammes et dont la main diaphane jette des sorts à ceux qui osent la suivre et la braver !

Il est vrai qu'elle trouve peu d'occasions d'exercer son pouvoir, car tous les habitants du pays prennent la fuite à son approche, et sa retraite nocturne est religieusement respectée !

Eveline a quinze pieds de haut ; elle est pâle comme un clair de lune ; ses cheveux brillent à la lueur de ses yeux, et sa bouche ne s'ouvre que pour laisser échapper un cri aigu et strident, le cri des damnés ! La robe qu'elle porte depuis neuf cents ans est d'une blancheur immaculée, et son voile flotte à travers les branches de la forêt sans y laisser une parcelle de gaze ; ceci nous prouve que les étoffes qu'on fabriquait sous le règne de Charlemagne étaient de bien meilleure qualité que celles qu'on fabrique de nos jours.

Au neuvième siècle, Eveline était une riche héritière, fille unique du redoutable Gann ou Ganne-lon, le traître qui abandonna à Roncervaux la cause de son souverain légitime. Poursuivi par les ordres de Charlemagne, qui voulait punir sa félonie, Gann s'était réfugié dans sa forteresse, que les Vaubans de cette époque considéraient comme imprenable.

La belle Eveline, depuis qu'elle était au monde, résidait dans ce château sous la garde de sa nourrice, une vieille Neustrienne qu'on appelait Magge ; les institutrices n'étaient pas encore inventées, et

les nourrices gardaient leurs *babies* à perpétuité. Gann ne s'occupait pas plus de sa fille que de l'hirondelle qui venait s'abriter sous les hautes tours du château. Comme elle, Eveline avait son nid sous le toit paternel, mais ce nid était solitaire, elle y rêvait seule ! Prisonnière sans avoir commis de méfaits, elle ne voyait jamais que la barbare figure de son père et le visage ridé de Magge.

Le seigneur Gann avait une si méchante renommée, qu'aucun autre seigneur ne voulait devenir son gendre ; Eveline savait cela et se voyait condamnée à la retraite et au célibat, quand son imagination ardente lui faisait désirer le séjour d'Aix-la-Chapelle, où se trouvaient les Tuileries de ce temps-là.

Pauvre Eveline ! accordons-lui une pensée sympathique en ce moment où elle est pure encore aux yeux du lecteur. Elle était enfermée comme une nonne, avec cette seule différence qu'une caserne lui tenait lieu de couvent, mais dans cette caserne pas un guerrier qui pût lui plaire, car Gann était seul chef d'une armée composée de grossiers soldats sur lesquels les regards de la noble fille ne pouvaient s'arrêter. Quelle serait la Française du dix-neuvième siècle qui s'arrangerait d'être enfermée pendant dix ans dans une sombre tour sans jouer du piano, ni lire de romans pour se distraire, sans avoir même la ressource d'écrire ses pensées, car Eveline ne savait pas former une lettre, et d'ailleurs le papier n'était point inventé.

Elle filait comme la reine Berthe, mais elle filait sans chanter.

Ne trouvant aucune distraction dans le camp de son père, elle en chercha dans le camp ennemi, ce qui était peu filial et peu patriotique. L'armée des assiégeants était commandée par un jeune et beau capitaine : Eveline avait sans doute la vue longue pour distinguer ses traits à une si grande distance, car nous supposons que les lunettes d'approche étaient encore inconnues. Le jeune seigneur franc qui ne s'amusait pas non plus, regardait de son côté le voile blanc d'Eveline, flottant au haut des tours ; il avait même poussé la courtoisie jusqu'à donner l'ordre à ses soldats de ne jamais lancer de flèches du côté où apparaissait ce voile.

La fille de Gann se disait : Si mon père est vainqueur, je passerai ma vie enfermée dans cette forteresse ; s'il est vaincu, je serai prisonnière de ce gentil seigneur et je le suivrai avec plaisir, et en esclave soumise, à la cour de l'empereur son maître ! Il se laissera toucher par mes malheurs et mes charmes, et je deviendrai sa femme !

Quant à ce qu'il adviendrait de son père, Eveline n'y pensait guère ; en fille bien élevée, elle ne voulait pas s'occuper de politique.

Les approvisionnements des assiégés s'épuisaient et le jour du combat approchait.

Un soir, Eveline soupait avec son père, quand elle entendit le pas lourd et cadencé d'un soldat ; la porte de la salle s'ouvrit, et un guerrier de haute taille parut sur le seuil.

« Seigneur, dit-il en s'inclinant, tout est perdu si nous n'attaquons pas l'ennemi ; il ne nous reste plus qu'un bout, et quand il sera mangé, il faudra nous rendre ou mourir de faim !

— Vous mourrez tous comme des chiens ! s'écria

Gann; mais tant que je serai debout, mes soldats ne mettront pas bas les armes ! »

Et le seigneur Gann frappant son poing sur la table, renversa une chopine de cidre sur la robe de la belle Eveline.

« Si nous attaquons l'ennemi les premiers, reprit le soldat, il sera surpris, c'est un avantage pour nous; puis nous sommes forts, et nous ne le serions plus quand nous serons réduits à manger les semelles de nos bottes ! »

Gann fit une grimace qui voulait être un sourire.

« Nous ne nous battons pas, dit-il, et nous ne nous rendrons pas ! Tu vas tuer le dernier bœuf qui nous reste, et du haut des remparts tu le jetteras au milieu du camp ennemi. »

Le soldat regarda son chef et ne bougea pas.

« Retire-toi et obéis ! dit Gann.

— Pourquoi jeter notre dernière ressource ? répondit le guerrier mécontent.

— Trois jours de salle de police pour avoir hésité devant mes ordres ! cria Gann de sa voix de stentor, et le premier qui murmure sera jeté sanglant aux ennemis à la place du bœuf. »

Le bœuf fut lancé dans le camp des assaillants, et le jeune capitaine dit à sa troupe :

« Nous sommes ici depuis trois ans, il reste tant de vivres aux assiégés, qu'ils jettent des bœufs par les fenêtres, nous ne pouvons passer notre vie sous ces murailles, allons-nous-en ! »

Et les ennemis firent leurs préparatifs de départ.

Le stratagème de Gann avait réussi ! Ce fait historique porte à croire que la finesse proverbiale des Normands aurait une origine plus neustrienne que danoise, puisque avant la conquête des gens du Nord, les naturels du pays étaient aussi rusés.

Eveline voyait avec désespoir l'armée ennemie battre en retraite.

« Ah ! s'ils savaient la vérité, pensait-elle, ils ne partiraient pas, et dans trois jours ils seraient maîtres de ce château. »

Les soldats manquaient de vivres, et Gann lui-même se coucha sans souper, mais il eut pour sa fille un accès de tendre sollicitude, et lui envoya trois lézards, en l'engageant à les faire frire pour son repas du soir.

Eveline avait conçu un infernal projet : quand les ombres de la nuit eurent enveloppé assiégés et assiégeants, elle ordonna à sa nourrice de la suivre, et marchant légèrement, elle se glissa le long des remparts, et arriva à un endroit où la muraille n'avait que quarante pieds de hauteur. Elle se blottit dans un panier, et sa nourrice, qui avait à ce qu'il paraît le poignet vigoureux, la descendit, à l'aide d'une corde, dans le fossé.

Elle entra dans le camp et demanda à être conduite vers le jeune chef, qui fut tout d'abord ravi de recevoir cette visite inattendue.

Eveline lui présenta les trois lézards et lui dit :

« Seigneur capitaine, voilà tout ce qui reste de vivres à Gann ; si vous ne levez pas le siège, la famine forcera mon père à se rendre ; je vous livre son secret, à la condition que vous me protégerez et que vous me conduirez à la cour de l'empereur Charlemagne. »

Elle espérait que le beau capitaine allait lui pro-

poser de l'épouser, mais il n'eut garde de prendre pour femme une fille qui trahissait son père.

Il la conduisit sous sa tente et lui fit servir un souper beaucoup plus succulent que celui qu'elle eût fait sous le toit paternel.

Au point du jour, le jeune guerrier rassembla ses soldats, et leur montrant les lézards qu'il avait enfilés dans sa rapière, il leur dit :

« Voici les derniers vivres des assiégés, ils n'ont pas mangé depuis hier, demain nous tenterons l'assaut et nous serons vainqueurs.

Les troupes applaudirent à cet éloquent discours.

L'assaut eut lieu, et les soldats demi-morts tombèrent sans se défendre.

Le vieux Gannelon, en apprenant la trahison de sa fille, avait commencé par faire rôtir la nourrice Magge, mais les soldats ne voulurent pas la manger, tant elle leur parût dure et desséchée.

Gann se défendit jusqu'au dernier moment. La pensée qu'il avait été vendu par son propre sang doublait pour lui la rage de la défaite.

En ce temps-là, on ne faisait pas grâce aux prisonniers, et le vainqueur était à la fois juge et exécuteur des vaincus.

Le jeune capitaine fit conduire Gann sur une montagne qu'on nomme le Martret; elle est située en face du château Gann, la pente en est rapide, et aucune aspérité ne peut arrêter la marche d'un objet roulant. Un tonneau garni de pointes de fer était préparé sur le sommet du Martret ; on devait jeter le condamné dans le tonneau et le faire rouler jusqu'au pied de la montagne.

Gann demanda pour seule faveur d'être accompagné par sa fille ; le vainqueur y consentit, pensant que cet horrible spectacle pourrait ramener Eveline à de meilleurs sentiments.

Gann fut conduit enchaîné au lieu de son supplice ; l'armée ennemie l'entourait, et le jeune chef devait commander l'exécution.

Arrivé à l'endroit fatal, Gann, dégagé de ses chaînes, dit à sa fille :

« Approchez et soyez maudite pour avoir livré votre père ! »

Les soldats saisis d'horreur, s'écartèrent de quelques pas. Gann força Eveline à s'avancer pour contempler l'intérieur du tonneau infernal ; puis, la saisissant, il la jeta dedans la tête la première, s'y précipita après elle, et le tonneau roula dans l'abîme.

Un ruisseau coule dans la vallée sur un lit rocaillieux ; la plupart des cailloux sont rouges, et la tradition dit que c'est le sang de Gann et celui de sa fille qui a teint ces pierres pour toute l'éternité.

Le vainqueur de Gann fut complimenté par l'empereur son maître, qui lui octroya pour récompense la permission de faire graver trois lézards sur son bouclier, et plus tard ses descendants ont pris pour armes : trois lézards de sable sur champ d'argent.

L'âme de Gann vient errer chaque nuit sur les bords du ruisseau, et l'âme d'Eveline se promène sur les remparts du vieux château : chaque âme est condamnée à hanter le lieu où son crime s'est accompli.

Mais nous ne saurions dire pourquoi dans la contrée on redoute bien plus Eveline que son père :

c'est Eveline qui jette des épidémies sur les villages, c'est elle qui frappe de mort l'enfant nouveau-né, c'est elle qui fait tomber la grêle sur les moissons. Quand un champ est stérile, c'est qu'Eveline en a foulé les sillons de son pied parricide.

Les jeunes filles qui seraient tentées de s'arrêter sous les ruines ne trouveraient plus de fiancé; l'enfant qui a joué sur les remparts est pris par la conscription, et au premier coup de feu de l'ennemi, il tombe sur le champ de bataille comme les soldats de Gann tombaient sous le fer des assaillants.

Et pourtant les murailles tapissées de lierre ont un majestueux aspect, et semblent prêtes à protéger encore ceux qui viendraient y chercher un abri! Une mousse verte et épaisse tapisse le sol et invite au repos; les arbres qui ont grandi sur cette terre maudite semblent plus beaux que les autres arbres du pays : sur leur écorce on voit des signes cabalistiques; les uns disent que certaines gens croient conjurer les maléfices en gravant ces signes; d'autres affirment que c'est Eveline qui écrit avec ses ongles sur les arbres centenaires à la lueur des étoiles.

Un soir, nous passions sous les remparts et nous espérions rencontrer la dame châtelaine de ces lieux. Quelque mauvaise que soit sa renommée, nous nous demandions si nous aurions beaucoup plus à redouter sa méchanceté que celle de quelques femmes parfaitement vivantes, dont les yeux ne lancent pas de flammes et qui n'ont certes pas quinze pieds de haut; nous éprouvions le désir de mesurer la valeur morale du dix-neuvième siècle avec celle du neuvième; à mille ans de distance les femmes se ressemblent-elles? Notre attente n'était troublée par aucune appréhension : nous n'avons peur ni des vivants ni des morts, et nous ne croyons ni aux tables tournantes, ni aux chapeaux qui parlent. C'est un travers d'esprit dont nous serions corrigée, si la belle Eveline avait daigné nous tendre sa main malaisante.

Après une heure passée au pied d'une vieille muraille, nous allions partir, tout en nous disant que nous n'avions jamais attendu nulle part aussi longtemps l'honneur d'être reçue. Il est vrai que c'était la première fois que nous avions occasion de faire visite à une dame du temps de Charlemagne, et que les usages de cette époque permettaient peut-être de faire faire antichambre à des égaux.

L'antichambre d'Eveline était une sombre voûte, dont les colonnes restées fièrement debout, avaient du haut de leur rocher regardé passer les gens et les choses. Nous étions assise sur une pierre tombée des créneaux, et à force de nous identifier avec le temps où vivait la belle Eveline, il nous sembla voir près de nous l'ombre d'une sentinelle.

Cette ombre s'approchait et grandissait; la lune l'éclairait de ses pâles rayons; un casque d'une forme étrange surmontait la tête du guerrier, et l'arme qu'il portait au bras ressemblait au trident de Neptune.

En une seconde, en un trait rapide comme la pensée, notre incrédulité fit place à une inquiète et ardente curiosité.

L'ombre s'était arrêtée.

Elle attendait. Qui donc? La belle Eveline peut-être?

Était-ce son page? Non, car l'histoire ne dit pas qu'elle en eût un.

L'incertitude est de toutes les sensations la plus pénible : pour en sortir, il fallait marcher vers l'ombre, et c'est ce que nous fîmes.

A notre aspect, l'ombre poussa un cri terrible, un cri déchirant, un de ces cris qui ne sont plus de nos âges, et qui ne pouvaient sortir que des poitrines capables de supporter les gigantesques cuirasses de nos aïeux.

Nous ne dirons pas que l'ombre s'évanouit, ainsi que les ombres ont coutume de le faire, car elle nous apparut alors sous un clair rayon. La sentinelle du seigneur Gann n'était autre qu'un jeune et vigoureux Normand, coiffé du bonnet de coton national et portant sur son épaule une simple fourche.

Son bonnet s'était dressé sur sa tête comme se dresse le poil des animaux effrayés : il partit avec la rapidité de la foudre, en continuant à crier, mais ses cris s'affaiblissaient à mesure qu'une course rapide lui coupait la respiration.

Le lendemain on racontait au village que Pierre Lefort avait été poursuivi par la damoiselle Gann; elle lui avait arraché des mains sa fourche de fer, et après l'avoir terrassé, elle s'était évaporée en laissant derrière elle une longue traînée de feu.

Pierre était malade, et ses gens — c'est ainsi que les paysans normands désignent leur famille — ses gens refusaient obstinément de faire venir un médecin. Que peut la science humaine en face des artifices du démon? Le curé affirmait que Pierre s'était refroidi après s'être échauffé dans son *steep-chase* avec la dame Eveline, mais le curé n'y connaissait rien, et le mal qui avait atteint Pierre Lefort venait du regard de la belle Eveline.

Celui qui eût osé dire à Pierre qu'il avait peut-être rencontré une femme vivante, dans le domaine des morts, eût été à l'instant soupçonné d'être en connivence avec le diable et mademoiselle Gann!

Qu'allait donc faire Pierre Lefort dans ce château! Pourquoi s'exposer à de si grands périls? Pourquoi lui, honnête homme et bon chrétien, venait-il hanter un sol maudit?

C'est qu'une tradition qui a traversé dix siècles, nous apprend qu'un trésor est enfoui dans l'enceinte de la forteresse. C'était la dot d'Eveline, et chaque nuit elle vient la compter. Nul ne sait où est caché cet or, mais celui qui serait assez brave pour suivre Eveline toute une nuit, découvrirait le secret, et quand les ténèbres auraient fait place à la lumière du jour, il serait maître du trésor.

Or, Pierre n'était pas brave, mais il était pauvre et amoureux : il aimait la fille d'un fermier, et il l'aimait sans espoir, car le père lui avait dit :

« Tu n'as ni terre ni argent, mon gars, va chercher fortune ailleurs; il n'y a pas ici part pour deux. »

La dot d'Eveline avait alors tenté Pierre : prendre aux morts ce dont ils n'ont plus besoin, ce n'est pas voler, s'était-il dit; la famille Gann doit être éteinte, et certes il y a prescription pour cet héritage.

Une pensée l'obsédait pourtant : Eveline le laisserait-elle jouir en paix de cet or ?

Pour se soustraire aux malices redoutées, il s'était promis de quitter le pays aussitôt après son mariage, et d'aller s'établir le plus loin possible du château Gann.

« Nous prendrons le chemin de fer, disait Louise, la bien-aimée de Pierre, et mademoiselle Eveline perdra notre trace, car on n'a jamais vu de revenants en wagon sur la ligne de Paris à Caen.

— D'ailleurs, reprenait Pierre, nous voyagerons de jour, et quand le soleil éclaire la terre, elle est en enfer.

— Et puis, reprenait Louise, nous n'aurions pas chance de la rencontrer, une dame de son espèce ne voyage qu'en premières.

— Oui, oui, une fois que nous aurons le trésor, nous saurons bien le garder. »

Et c'était pour conquérir ce bienheureux trésor que Pierre s'était exposé à de si grands dangers.

Hélas ! son courage aventureux ne lui servit à rien : il eut la fièvre et demeura dans son lit ; pen-

dant ce temps Louise épousa un riche meunier.

Il est donc vrai qu'au village la fortune a le même prestige qu'à Paris ! L'or n'est donc pas une chimère !

Depuis le soir où Pierre a rencontré Eveline, le château Gann est devenu plus désert encore : l'air qu'on y respire est empreint des drames et des légendes attachées à ses vieux murs ; chaque pierre du chemin redit l'histoire de ceux qui ont vécu et sont morts sous ces décombres, et les oiseaux de nuit, seuls habitants des hautes tours, chantent ces antiques et sanglants souvenirs !

Il y a quelques années, un artiste célèbre, Jules Coignet, s'est arrêté là ; il a longtemps rêvé dans ces ruines, et un de ses tableaux représente le porche principal du château Gann. La grâce et la poésie du pinceau de notre maître ont su rappeler la gloire du vieux château neustrien, bien mieux que toutes les légendes des conteurs et les chants des poètes.

Comtesse DE MIRABEAU.

TANTE GERTRUDE

(Suite.)

IV

QUELQUES jours après, mesdames d'Estemont et de Roisé étaient de retour à Sancy.

En arrivant dans ce vieux château où s'étaient écoulés tant de jours heureux, Elisabeth sentit sa douleur se réveiller plus poignante ; là, tout lui rappelait celui qui s'éloignait de plus en plus ; c'était dans cette grande cour qu'elle l'avait aperçu pour la première fois, donnant la main à mademoiselle de Roisé, afin de l'aider à descendre de voiture, dans ce salon qu'il avait fait sa demande en mariage, sous ce berceau de jasmin qu'Elisabeth avait reçu ses premiers aveux ; elle parcourait triste et silencieuse les sentiers qu'ils avaient parcourus ensemble, elle s'essayait pensive aux lieux où ils avaient coutume de s'arrêter, et demeurait des heures entières absorbée dans ses réflexions ; puis, quand la nuit était venue, elle regagnait au plus tôt sa chambre solitaire, se plaçait devant sa petite table et écrivait de longues lettres trop souvent arrosées de ses larmes ; elle se couchait fort tard, trouvait difficilement le sommeil, et, quand il venait clore sa paupière, souvent des songes affreux orturaient son esprit.

Tantôt c'était la mer en courroux, sillonnée par la foudre, et les vents déchaînés poussant contre un écueil cette frégate objet de tant de vœux : l'Amphytrite brisée par le choc était submergée et les passagers engloutis ; mais l'un d'eux saisissait une planche flottante, et le cœur d'Elisabeth se crispait dans une indicible angoisse, car celui qu'elle voyait cramponné à ce faible support, luttant avec énergie contre les vagues, tantôt précipité dans l'abîme et tantôt reparaissant à la surface, c'était Victor, son bien-aimé ; elle le reconnaissait et elle ne pouvait rien pour sa délivrance !

Une autre fois ce n'était plus l'Océan qu'elle voyait en songe, mais une plaine aride, tout arrosée de sang humain. A la trompette guerrière, aux cris des combattants, au tonnerre de l'artillerie succédait le morne silence des tombeaux, la terre était jonchée de cadavres. Seule au milieu d'eux, tremblant de trouver là celui qu'elle y venait chercher, Elisabeth parcourait le champ du carnage, un cri aigu s'échappait de sa poitrine, elle venait de reconnaître le visage sanglant de son mari. Heureusement ce cri interrompait son sommeil, alors elle s'asseyait sur son lit, respirant à pleine poitrine, et, soulagée d'un poids énorme, elle se disait : « Grâce à Dieu, ce n'est qu'un mauvais rêve ! » — Mais ces mauvais rêves se renouvelaient si souvent,

ces nuits agitées succédaient à des jours si tristes, que la santé de la jeune femme ne tarda point à s'en ressentir. Madame d'Estemont comprenait cette douleur et n'osait rien tenter pour en modérer l'excès. Un jour, cependant, qu'elle trouva sa fille plus pâle encore que de coutume, elle hasarda quelques remontrances timides et finit par lui dire d'une voix émue qu'elle se rendait malade et qu'elle se tuerait infailliblement en continuant à se tourmenter de la sorte.

« S'il meurt, que m'importe de vivre ! dit tristement la jeune femme.

— Ingrate enfant ! ne suis-je donc plus rien pour toi ? répondit madame d'Estemont en fondant en larmes.

— Pardon ! s'écria Elisabeth en se précipitant dans les bras de sa mère qui s'ouvrirent pour la recevoir.

— Encore des scènes d'attendrissement, des larmes inutiles, » dit une voix qu'elles reconnurent aussitôt.

C'était mademoiselle de Roisé qui entrait ainsi à l'improviste. La mère et la fille avaient été si absorbées par leurs douloureuses émotions, qu'elles n'avaient pas même entendu sa vieille berline roulant sur les pavés de la cour.

« Vite, ma nièce, séchez vos larmes et courez préparer lettres et paquets ; un jeune officier de marine, fils d'un de mes amis, part demain pour Toulon, de là pour l'Afrique, et il remettra le tout en main propre. »

Elisabeth poussa un cri de joie, une teinte rosée colora ses joues.

« Que je voudrais être à la place de ce jeune homme ! dit-elle. Si je pouvais au moins le voir, pour qu'il pût parler de moi à mon mari.

— Qu'à cela ne tienne, ma mignonne, allez faire un peu de toilette et nous repartirons à l'instant même. Cocotte est bien assez forte pour faire encore deux lieues sans se reposer.

— Mais vous, chère demoiselle, dit madame d'Estemont, vous ne pouvez repartir ainsi sans rien prendre, attendez donc le dîner que je vais presser de tout mon pouvoir.

— Il serait trop tard, dit la vieille fille, M. Martineau serait parti ; d'ailleurs, je suis un peu souffrante depuis quelques jours, tante demi-diète me fera du bien ; vous allez me donner du pain et du fromage, je n'en souperai que mieux en arrivant.

— Que vous êtes bonne, ma tante ! dit Elisabeth en courant s'habiller.

— Ah ! reprit madame d'Estemont, voilà le seul mouvement de joie qu'elle ait ressenti depuis le départ de Victor ; son cœur est d'une sensibilité si exquise qu'on en trouverait peu de pareils.

— Oui, oui, dit la vieille tante, applaudissez-vous de votre ouvrage, ma chère belle, vous l'avez façonnée à votre image et ressemblance, si bien qu'elle tombera malade de chagrin, si je n'y mets bon ordre. J'aime aussi mon vaurien de neveu, puisqu'il est mon fils adoptif, l'héritier de mon nom et de ma fortune ; mais ne croyez point que je sois assez sotte pour pleurer du matin au soir et pour perdre ainsi le peu de vue qui me reste, parce qu'il s'en va froter les oreilles à ces coquins d'Algériens ; j'aime mieux la conserver pour lui

tricoter des chaussettes et pour faire dire le *b-a-ba* à ses enfants, quand ils seront venus.

— O l'égoïsme des vieilles filles ! pensa madame d'Estemont tout en sonnant son domestique pour faire servir quelques rafraîchissements.

C'était cependant une aimable personne que cette vieille demoiselle de Roisé, malgré l'originalité un peu railleuse de son esprit et la stoïque indifférence qu'elle affectait quelquefois en fait de sentiment. Quoiqu'elle eût presque atteint la soixantaine, sa haute taille était encore remarquable par la noblesse du maintien, et sa physionomie, intelligente et résolue, ne manquait pas d'un certain charme. Son teint, toujours uni, avait, à vrai dire, perdu tout l'éclat de ses fraîches couleurs ; des rides nombreuses sillonnaient son front sur lequel un tour de soie noire, formant mille petites boucles indéfrissables, comme on en portait alors, ne remplaçait que très-imparfaitement les beaux cheveux de sa jeunesse, mais il était facile de juger, à la régularité de ses traits et à la coupe de son visage, qu'elle avait été belle jadis. Pourquoi donc, avec ces avantages, et avec la fortune considérable qu'on lui connaissait, était-elle restée fille ? C'était le problème que s'était posé longtemps la société d'Évaux, car, bien que mademoiselle de Roisé fut née dans cette petite ville, comme elle l'avait quittée dès l'âge de douze ans et n'y était retournée avec son frère le général que lorsque celui-ci, rassasié de jours et de gloire, y était venu jouir de sa retraite, personne ne savait au juste de quelle manière elle avait vécu jusqu'à cette époque ; et, comme mademoiselle de Roisé parlait rarement d'elle-même, elle faisait fort peu d'allusions à sa vie passée, on en était réduit aux conjectures plus ou moins bienveillantes de ses amis et connaissances. Les uns prétendaient que son caractère indépendant l'avait toujours fait reculer à l'idée de se donner un maître ; les autres assuraient qu'une brouillerie survenue entre sa famille et celle d'un jeune homme qu'elle était sur le point d'épouser, l'avait fait renoncer au mariage. Quoi qu'il en fut de l'exactitude de ces dires, la position de mademoiselle de Roisé, sa conduite honorable, ses manières distinguées, ses habitudes aristocratiques en faisaient une des personnes les plus considérées du pays. Elle n'était point aimée de tout le monde, elle était même en butte, au contraire, à la jalousie et à l'inimitié de certaines médiocrités, soit à cause de la supériorité de son esprit, soit que la franchise de son caractère l'eût portée trop souvent à dévoiler sa pensée tout entière et à faire à haute voix des observations qu'il eût été plus prudent de garder pour elle-même. Mais son âge lui permettant une indépendance qui était, disait-elle, un dédommagement de la vieillesse, elle ne se préoccupait pas le moins du monde du mauvais vouloir des petits esprits et elle agissait à sa guise, sans tenir compte de leur opinion. Comme on n'avait, après tout, aucune mauvaise action à lui reprocher, qu'elle remplissait exactement tous ses devoirs de bienséance, qu'elle était aimable dans le monde, où elle égayait ses voisins de ses spirituelles saillies, on se rejetait assez volontiers, pour la trouver en défaut, sur l'égoïsme supposé de son cœur de vieille fille.

Madame d'Estemont, quelque bonne et bienveil-

lante qu'elle fût d'ordinaire, avait adopté d'autant plus aisément cette opinion, que la tante de Victor ne lui avait point caché sa surprise de l'amour de son neveu pour Elisabeth. Ce n'était certainement pas à cette mignonne que j'aurais pensé pour lui, avait-elle ingénument ajouté. Cet aveu, quoique fait en manière de plaisanterie, avait froissé l'excessive délicatesse du cœur maternel de madame d'Estemont, et elle lui en conservait une rancune instinctive, ce qui ne l'empêchait nullement de lui témoigner les plus grands égards et de chercher par toutes sortes de prévenances à la rendre bienveillante pour son enfant.

Dès que mademoiselle de Roisé eut fait connaître sa résolution de partir avant l'heure du dîner de famille, la maîtresse du logis se hâta de faire servir dans la salle à manger du vin, des gâteaux, des conserves, ses confitures les plus exquises et les plus beaux fruits de son jardin ; mais la vieille fille ne fit pas grand honneur à la collation, elle prit à la hâte un verre d'eau sucrée, y trempa un biscuit et monta en voiture avec Elisabeth, qu'elle promit de ramener bientôt.

« Voyons, ma mignonne, asseyez-vous près de moi, dit-elle à la jeune femme, c'est la place qu'occupait toujours Victor quand il était à votre âge, et que nous nous promenions ensemble pendant ses vacances.

— Il m'a souvent répété combien vous avez été bonne pour lui, et avec quelle tendresse maternelle vous avez remplacé sa pauvre mère, morte quand il était au berceau, dit Elisabeth avec émotion.

— Il a toujours été aimable et affectueux, reprit la tante ; mais ce n'en était pas moins un fameux lutin dans son enfance. »

Et elle se mit à raconter avec sa verve habituelle tous les hauts faits de son neveu.

Elisabeth l'écoutait avec ce plaisir que l'on éprouve à entendre parler de ceux qu'on aime ; s'attendrissant parfois et souvent riant aux éclats de maints tours d'écolier, qui n'en valaient guère la peine.

Le voyage lui parut court, et, quand elle arriva à la ville, son visage avait repris un peu de sa sérénité passée.

L'officier de marine, prévenu à la hâte, arriva voir presque aussitôt ; elle lui remit un paquet de lettres et le chargea en outre pour son mari d'une foule de recommandations naïves, qui faisaient sourire le jeune homme.

Pour la première fois, depuis le départ de Victor, Elisabeth dormit d'un bon sommeil, et, quand elle se réveilla le matin, les rayons du soleil levant doraient déjà les coteaux d'alentour, et la cloche de la paroisse retentissait dans les airs. La jeune femme s'approcha de la fenêtre et vit la tante Gertrude qui se rendait à l'église, un gros livre sous le bras ; le désir lui vint aussitôt d'imiter ce bon exemple, elle s'habilla prestement et courut se placer auprès de sa vieille tante, qui ne la vit point d'abord, tant elle était absorbée dans ses oraisons. Elisabeth se douta bien que Victor était pour quelque chose que dans ces vœux ardents, qui s'élevaient vers le ciel sur l'aile de la prière, et elle s'y joignit de tout son cœur mais ce ne fut qu'au sortir de l'

messe que mademoiselle de Roisé aperçut la jeune femme.

« Combien de baisers me donnerez-vous pour le plaisir que je vais vous causer ? lui dit-elle avec un visage radieux.

— Autant que vous voudrez, chère tante, mais ne me faites pas languir plus longtemps, auriez-vous reçu des nouvelles de Victor ?

— Oui, oui, et des meilleures ; il me dit qu'il n'a pas craint la mer et qu'il se porte à merveille.

— Et il ne m'a pas écrit, à moi ! dit Elisabeth d'un air boudeur.

— Petite jalouse ! répondit la vieille fille en la menaçant du doigt, votre lettre a été portée à Sancy où vous la trouverez ce soir même ; venez toujours lire la mienne en attendant. »

La jeune femme ne se le fit pas dire deux fois, elle entraîna sa tante à la maison, et son cœur battit bien fort en reconnaissant cette écriture chérie ; elle relut à plusieurs reprises la lettre, datée de Palma, où la flotte avait relâché, puis elle pria la tante Gertrude de la ramener tout de suite au château où le courrier arrivait à midi.

Mademoiselle de Roisé se prêta de bonne grâce à ce désir bien légitime, quoiqu'elle eût préféré dîner chez elle, où un bon petit repas avait été commandé la veille en l'honneur d'Elisabeth. On partit donc dès que la voiture fut prête, et Cocotte, excitée par le cocher, que la jeune femme avait mis dans ses intérêts, partit au grand trot de ses longues jambes, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps ; elle fit même tant de diligence, que le facteur atteignait à peine la grille du parc, lorsque la berline faisait dans la cour une entrée triomphante, au grand étonnement de tous les gens du château, ébahis d'un pareil prodige.

Avant même que le domestique eût eu le temps de s'approcher, Elisabeth ouvrit la portière, sauta à terre et courut au facteur, qui lui présentait d'un air joyeux une lettre d'outre-mer. Elle la reçut d'une main tremblante d'émotion, embrassa rapidement madame d'Estemont un peu inquiète de ce prompt retour, et se hâta de s'enfermer dans sa chambre pour y lire tout à son aise huit pages d'une écriture fine et serrée, qui inondèrent son cœur d'une joie ineffable.

Cette journée fut comptée parmi les heureuses par ces trois aimables femmes, animées d'une même affection, quoique à des degrés bien divers.

L'après-midi, mademoiselle de Roisé voulut retourner à Evaux, malgré tous les efforts que l'on faisait pour la retenir.

« Non, non, mes chères belles, disait-elle à ses amies, les vieilles gens tiennent à leurs habitudes comme les chats au logis où ils ont été élevés ; il faut que je voie de mes fenêtres le clocher de ma paroisse, et que j'y entende sonner l'Angelus. Puis, n'ai-je pas ma maison à surveiller, ma cuisinière à gronder, et mes adorateurs, qui viennent chaque soir faire leur partie de boston ? Croyez-vous qu'ils seraient bien enchantés s'ils trouvaient ma porte close ?

— Et cependant, bonne tante, nous serions si contentes de vous garder quelques semaines, disait Elisabeth d'un ton caressant, ne savez-vous point que vous êtes nécessaire à mon bonheur ?

— Pas à présent, petite, car vous avez dans le cœur de la joie pour plusieurs jours. »

La vieille fille disait vrai : Elisabeth était heureuse en ce moment ; la lettre de son mari lui faisait pressentir que l'expédition ne serait pas de longue durée ; puis un autre sujet de satisfaction était encore survenu ce jour-là, Ludovic d'Estemont, son frère unique, qu'elle n'avait pas revu depuis l'époque de son mariage, avait écrit la veille pour lui annoncer son prochain retour, il venait de terminer son cours de droit, et devait passer quelques temps dans sa famille.

Elisabeth aimait d'une douce affection ce compagnon de son enfance, et si l'amour fraternel avait un peu pâli au soleil de l'amour conjugal, il ne s'était jamais cependant éclipsé tout à fait.

Les jours s'écoulèrent en préparatifs et en projets de toutes sortes, et, quand le jeune homme vint enfin, il ramena au château, grâce à ses vingt ans et à sa franche gaieté, un peu du mouvement et de l'animation qui avaient disparu depuis le départ de son beau-frère.

V

Le chagrin de l'absence, les inquiétudes sur l'avenir étaient loin cependant d'être entièrement bannis de l'esprit de madame de Roisé ; elle ne tarda pas à penser que la bienheureuse lettre, qu'elle portait constamment sur son cœur, avait déjà quinze jours de date, et que des événements bien terribles avaient dû se passer depuis ce temps-là. Ludovic lui prouvait, à la vérité, par toutes sortes d'excellents raisonnements, qu'il était impossible encore d'avoir des nouvelles plus fraîches, mais qu'elle en recevrait à coup sûr par le premier bâtiment qui apporterait des dépêches. Ces prédictions se réalisèrent ; une seconde lettre de Victor apprit à sa jeune femme que, grâce à l'énergie de nos marins et de nos soldats, le débarquement avait réussi au delà de toute espérance, malgré le gros temps et la résistance des ennemis. Les hordes barbares, ralliées autour de l'étendard de Mahomet, avaient été mises en déroute au combat de Staouéli, et Maures, Bédouins et Kabyles avaient trouvé moins de sûreté dans leurs lances et leurs longues carabines que dans la rapidité de leur fuite.

La pauvre Elisabeth se réjouissait de ce triomphe, parce qu'il lui faisait espérer un plus prochain retour, mais elle ne pouvait s'empêcher de trembler en songeant à tous les périls qui assaillaient à chaque instant son bien-aimé Victor, et ses inquiétudes premières, ses cruelles nuits d'insomnie revenaient souvent la tourmenter. Mademoiselle de Roisé, au contraire, affectait une sécurité qui était peut-être loin de son cœur, elle se montrait très-fière des succès de l'armée française, dont tous les journaux redisaient les exploits, et s'identifiait, pour ainsi dire, à tous les sentiments de son neveu.

« Il marche sur les traces de son noble père, disait-elle à Elisabeth, il deviendra aussi général, et, en attendant, la croix d'honneur ne saurait lui manquer.

— Qu'il revienne seulement, avec ou sans ruban rouge, répondait Elisabeth, je préfère sa présence à la conquête de l'univers. »

L'ambition, en effet, n'avait aucune prise sur ce cœur pétri de douceur et de tendresse ; Elisabeth faisait bon marché de la gloire, et aurait volontiers sacrifié tous les trésors du dey, s'ils eussent été en sa puissance, pour revoir un mois plus tôt son mari.

La révolution de 1830 éclata sur ces entrefaites, mais comme elle ne changeait pas grand chose au destin de l'armée d'Afrique, Elisabeth ne prit qu'une faible part au chagrin profond qu'éprouvèrent sa mère et sa tante ; son esprit, absorbé par ses inquiétudes personnelles, devenait indifférent aux événements les plus graves.

L'hiver arriva ensuite avec son cortège habituel de brouillards, de pluie et de neige, et Ludovic repartit pour Paris, emportant avec lui le peu de gaieté qui restait encore au château. Pour comble de malheur, les lettres de Victor, qui étaient arrivées jusque-là à des intervalles assez rapprochés, devinrent de plus en plus rares, son régiment faisait partie de l'expédition de l'Atlas ; souvent le temps ou le papier lui manquaient pour écrire, et plus souvent encore, il éprouvait de grandes difficultés pour expédier ses lettres.

Quoique bien au courant de toutes ces circonstances, les habitants de Sancy n'en étaient pas moins très en peine à chaque retard un peu prolongé, et Elisabeth retombait bientôt dans l'état de langueur et de tristesse où l'avaient plongée ses premières alarmes.

Dans la première quinzaine de janvier 1831, un jour que la mère et la fille, comme perdues dans leur grand salon, demeuraient silencieusement assises au coin de leur feu, sans oser se communiquer leurs tristes réflexions, elles entendirent tout à coup le cahotage d'une voiture dans la grande allée du château.

« C'est la berline de tante Gertrude, s'écria Elisabeth.

— C'est impossible par le temps qu'il fait, répondit sa mère, d'autant mieux qu'elle nous avait dit l'autre jour que nous ne la verrions pas cette semaine.

— C'est elle cependant, reprit la jeune femme qui s'était approchée de la fenêtre ; aurait-elle reçu des nouvelles de Victor ? »

Et elle se précipita dans la cour, où la pluie tombait à torrents.

« Avez-vous des lettres bonne tante ? cria-t-elle à mademoiselle de Roisé, avant même de lui souhaiter la bien-venue.

— Hélas ! non, chère enfant, et je vois avec regret que vous n'en avez pas non plus ; mais cela n'est pas étonnant à cause de l'expédition de l'Atlas, ajouta-t-elle en affectant son calme habituel.

— Et vous avez eu le courage de venir par ce mauvais temps ? dit madame d'Estemont en la recevant dans le vestibule.

— Il me tardait de voir ma nièce et de savoir si elle n'avait rien appris... à dire vrai, c'est une fantaisie de malade, ajouta-t-elle aussitôt ; j'ai été très-souffrante depuis que je vous ai vues, il m'a semblé que je me rétablirais plus vite à la campagne, et je suis venue vous demander l'hospitalité pour quelques jours. »

L'extérieur de mademoiselle de Roisé ne justifiait

que trop ses paroles, elle avait vieilli de dix ans depuis sa dernière visite; sa toilette, ordinairement si soignée dans sa simplicité élégante, paraissait bien négligée ce jour-là : une teinte bleuâtre cerclait ses yeux éteints, son visage était d'une pâleur livide, et tous ses membres agités d'un tremblement convulsif.

« Mais vous êtes malade en effet, s'écria madame d'Estemont en la faisant asseoir auprès du feu, et je crains que ce mauvais temps ne vous ait fait beaucoup de mal. Avez-vous consulté votre médecin ? »

— Bah ! dit-elle avec une gaieté forcée, vous savez que je suis de l'école de Molière, et que je n'ai pas une grande confiance dans nos modernes Hippocrates, j'ai pensé que la compagnie de mon aimable nièce me serait plus salutaire que toutes les recettes de la faculté.

— Et vous avez eu raison, ma tante, je vous soignerai si bien, que vous serez bientôt rétablie. Je suis si contente de vous voir, ajouta-t-elle en lui baisant la main, que si j'avais reçu seulement deux lignes de Victor, je m'estimerai une heureuse femme aujourd'hui ! »

Les yeux de mademoiselle de Roisé se remplirent de larmes, mais elle les retint par un violent effort, et, prenant un journal qui se trouvait à sa portée, elle s'en servit en guise d'écran, comme pour mettre son visage à l'abri du feu.

On annonça le souper, mademoiselle de Roisé se mit à table avec ces dames, mais elle toucha à peine aux mets qu'on lui offrait.

« Le voyage m'a fatiguée, dit-elle, je vous demande la permission de me retirer tout de suite. »

Elisabeth voulut installer elle-même tante Gertrude dans l'appartement qu'on lui avait préparé; elle s'assura que le feu brillait dans la chambre verte, la plus belle du château, que la veilleuse était allumée, et que rien ne manquait de ce qui pouvait être nécessaire.

« Retournez auprès de votre mère, dit mademoiselle de Roisé en la baisant au front, je vous fais aujourd'hui triste compagnie, mais demain je serai plus forte, j'espère. »

Dès qu'elle se vit seule et qu'elle eut tiré le verrou, elle tomba à genoux devant le crucifix.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! que votre volonté s'accomplisse ! dit-elle en sanglotant; cependant, s'il est possible encore, que ce calice s'éloigne de nous. »

Elle demeura longtemps prosternée.

« Ma vie pour sauver la sienne ! » murmurait-elle avec ardeur.

Minuit la surprit dans cette prière fervente, qui s'échappait de son cœur avec des torrents de larmes. Au dernier coup de la pendule elle se releva comme à regret, tira de son sein une lettre toute chiffonnée et la relut pour la centième fois peut-être.

« Deux décembre, et plus rien depuis lors ! dit-elle à haute voix. Ah ! cette incertitude est trop cruelle ! »

Elle demeura, longtemps encore, plongée dans ses réflexions, puis ravivant sa lampe et mettant ses lunettes, elle écrivit rapidement plusieurs lettres.

Lorsque madame d'Estemont se réveilla le matin elle aperçut de sa fenêtre mademoiselle de Roisé

dans la cour, donnant ses instructions à un jeune paysan qu'elle envoyait à la ville.

« Que ces vieilles filles sont originales ! dit-elle; celle-ci semblait mourante hier au soir, et la voilà qui devance le soleil ce matin pour le plaisir de se promener sur le sable humide. Et puis, n'a-t-il pas fallu qu'elle fût malade et qu'elle s'imaginât que la campagne lui ferait du bien pour la décider à venir passer quelques jours auprès de ma pauvre Elisabeth, qui l'en avait priée tant de fois ! Elle l'aime cependant, qui n'aimerait point Elisabeth ! mais il fallait quitter son bel hôtel, sa partie de boston, et l'égoïsme était plus fort que la tendresse. Quand on n'a été ni épouse ni mère, on contracte aisément l'habitude de s'aimer par-dessus tout ! »

En réfléchissant de la sorte, madame d'Estemont se hâtait de s'habiller pour aller rejoindre la vieille tante, mais Elisabeth l'avait prévenue, et toutes trois se réunirent bientôt au salon.

La matinée s'écoula tristement, malgré les efforts de mademoiselle de Roisé pour cacher ses chagrins secrets; de temps en temps une phrase enjouée s'échappait de ses lèvres pour donner le change sur le véritable état de son âme, mais bientôt elle retombait involontairement dans ses tristes préoccupations.

« La voilà tout abattue, pensait madame d'Estemont; ce que le départ de son neveu n'a pu faire, une petite fièvre a suffi pour l'accomplir. »

Vers midi, le soleil parut à l'horizon, et tante Gertrude proposa à Elisabeth d'aller avec elle à la rencontre du facteur, mais il n'apportait que des journaux et des lettres insignifiantes, elles l'envoyèrent au château et continuèrent leur promenade; Elisabeth avait des larmes dans les yeux, mademoiselle de Roisé retenait les siennes, elles marchaient en silence, lorsque le hasard les conduisit auprès d'une chapelle en ruines que le lierre tapissait, en partie, de son feuillage d'un vert sombre.

« Je veux prier madame d'Estemont de me permettre de faire réparer cette chapelle, dit tout à coup mademoiselle de Roisé; nous y placerons une statue de la sainte Vierge, et nous viendrons y prier Dieu chaque jour pour votre cher mari, cela lui portera bonheur peut-être.

— Oh ! quelle heureuse idée, ma tante, et comment ne m'est-elle pas venue déjà ? Loin de s'opposer à ce projet, ma mère s'y associera de bon cœur, je vous assure ; allons de suite la prévenir et faire avertir le maçon ; il faudra aussi s'occuper des ornements et de tout ce qui sera nécessaire pour décorer l'autel. »

Et avec l'ardeur de son âge, Elisabeth pressait le pas, afin de mettre plus tôt à exécution le plan qu'elle venait de concevoir.

Le maître maçon consulté, jugea que les réparations indispensables ne seraient ni longues ni coûteuses, et comme il n'avait pas d'ouvrage en ce moment, il promit de se mettre à l'œuvre le lendemain. On fit venir aussi le charpentier du village ; en même temps la jeune femme bouleversait toutes les armoires pour chercher ce qui pourrait servir à confectionner le linge d'autel ou les ornements. Mademoiselle de Roisé, heureuse d'avoir réveillé cette ardeur, ouvrait sa bourse à Elisabeth et offrait de supporter la plus grande partie des dé-

penses, et madame d'Estemont se prêtait avec joie à tous les arrangements nécessaires.

Ces occupations pieuses employèrent utilement les journées suivantes, et apportèrent quelques distractions aux inquiétudes de ces dames. Elisabeth travaillait avec un zèle soutenu dont on ne l'aurait pas crue capable; comme dans toutes les âmes tendres, un léger degré de superstition s'associait dans son cœur à sa piété sincère. Il lui semblait qu'à la restauration de cette chapelle était attaché le salut de Victor, et elle se reprochait intérieurement de n'avoir pas songé plus tôt à ce moyen d'attirer sur lui les bénédictions célestes.

Le temps marchait cependant, les jours succédaient aux jours, mais aucun d'eux n'apportait les nouvelles désirées. Mademoiselle de Roisé passait une partie de ses nuits à écrire, on ne s'était jamais douté qu'elle eût une correspondance aussi étendue; personne ne savait au château à qui s'adressaient toutes ses lettres; c'était maintenant François, son domestique de confiance, qui les portait lui-même à la poste, dans un grand portefeuille à serrure qu'il n'ouvrait qu'au moment d'en jeter le contenu dans la boîte; mais les réponses se faisaient bien attendre sans doute, car tante Gertrude se montrait aussi désappointée que sa nièce au moment de l'arrivée du courrier. Un jour cependant le facteur arriva plus tôt qu'à l'ordinaire et remit à madame d'Estemont une lettre d'Alger d'une écriture inconnue; la pauvre mère l'ouvrit avec une sorte d'effroi, mais à peine l'eût-elle parcourue des yeux, qu'un cri déchirant s'échappa de son cœur.

« Ma fille ! ma pauvre enfant ! »

Elisabeth, qui travaillait dans la pièce voisine, accourut à sa voix, saisit la lettre fatale, la lut et tomba privée de sentiment.

On courut prévenir mademoiselle de Roisé, retenue au lit plus longtemps que de coutume par une indisposition de peu d'importance; elle se leva aussitôt, passa sa robe de chambre et descendit, pâle de douleur et d'effroi, dans la salle où madame d'Estemont s'efforçait de ranimer sa fille évanouie.

« Mon gendre est mort ! et Elisabeth ne lui survivra point ! » s'écria la pauvre mère.

Mademoiselle Gertrude fut obligée de s'appuyer pour se soutenir, sur le dossier d'un fauteuil.

« L'on meurt rarement de douleur, » dit-elle d'une voix creuse.

Et un instant plus tard :

« Montrez-moi la lettre, je vous prie. »

Madame d'Estemont la lui remit en pleurant; elle était du colonel du 28^e, et annonçait en termes succincts la mort glorieuse du brave lieutenant de Roisé, tué, le 21 novembre 1830, au passage de la Mouzaïa.

« C'est le troisième de ma race que vous m'enlevez ainsi, mon Dieu ! murmura mademoiselle de Roisé, et celui là était mon fils d'adoption ! Maintenant il ne me reste plus rien sur la terre, mon nom même s'éteint avec lui ! »

Elle ne pleurait point, mais un mouvement convulsif agitait tous ses membres, elle joignait les mains et pria.

C'était un spectacle navrant que celui de ces trois pauvres dames en proie à une si cruelle af-

fliction. La jeune femme évanouie, madame d'Estemont fondant en larmes, et la vieille fille, qui n'avait guère connu que les douleurs de la maternité, le cœur brisé comme celui de la Vierge-Mère au pied de la croix de son divin fils.

Un soupir d'Elisabeth concentra bientôt sur elle seule la sollicitude des deux autres, la malheureuse enfant reprenait peu à peu, avec le sentiment de l'existence, la perception de son malheur; elle reconnut mademoiselle de Roisé, se jeta ses bras et pleura longtemps sur son sein; puis une crise nerveuse survint; les cris, les convulsions succédèrent aux larmes; on envoya chercher le docteur, il trouva la pauvre Elisabeth en proie à une fièvre ardente qui faisait craindre pour ses jours. Madame d'Estemont, dévorée d'inquiétude, avait perdu la tête et pouvait à peine se mouvoir; mademoiselle de Roisé, au contraire, surmontant, par un vaillant effort de son énergique volonté, ses douleurs physiques et morales, s'installa auprès du lit de la malade et lui prodigua les soins les plus intelligents. Pendant quinze jours consécutifs, elle ne quitta point l'appartement de sa nièce, dormant à peine quelques heures sur un lit de camp qu'elle avait fait dresser dans le cabinet de toilette; elle trouvait une consolation à son malheur en se vouant ainsi au soulagement de celle que Victor avait aimée; elle reportait sur cette frêle créature une partie de l'affection qu'elle avait pour son neveu, et s'y attachait de plus en plus par cette même douleur qui remplissait leur âme, par ce même amour qui survivait au trépas.

VI

La jeune femme cependant revenait à la vie, et madame d'Estemont, quoique un peu jalouse au fond du cœur de la tendresse qu'Elisabeth témoignait à sa tante Gertrude, ne pouvait s'empêcher de comprendre et d'approuver ce juste sentiment de gratitude et d'affection. La vieille tante se montrait touchée de l'amitié de sa nièce; mais depuis que ses soins assidus n'étaient plus nécessaires à la malade, depuis surtout qu'elle avait reçu une certaine lettre qui l'avait fortement impressionnée, elle se tenait à l'écart, en proie à une agitation qu'on ne lui avait jamais vue. Sa douleur, longtemps comprimée, faisait explosion tout à coup et se trahissait par de longs soupirs, par des phrases incohérentes qui s'échappaient de ses lèvres à son insu. C'est ainsi que, se croyant seule, un jour, dans le cabinet de toilette, madame d'Estemont, qui se trouvait par hasard près de la porte entr'ouverte, l'entendit murmurer ces mots :

« Mon Dieu ! ayez pitié de moi, ou je succombe à ce chagrin; cette incertitude m'accable, je n'en puis supporter le poids, et cependant je dois me taire et lui épargner ce martyre, cette frêle enfant ne pourrait l'endurer. »

Mademoiselle de Roisé avait aussi repris sa mystérieuse correspondance, François emportait chaque jour une ou plusieurs lettres à la poste, y prenait lui-même celles qui étaient adressées à sa maîtresse et les lui remettait en main propre. Un matin elle fit atteler Cocotte à la berline, annonçant à Elisabeth qu'elle allait passer la journée à

Évaux. A partir de ce jour elle fit de fréquents voyages à la ville, mais elle revenait coucher à Sancy, où elle se savait attendue.

Un soir cependant la nuit survint sans que le bruit des roues de la vieille berline eût troublé le silence des champs que traversait la grande allée.

« Qu'est-il arrivé à ma tante ? se demandait Elisabeth un peu inquiète de ce retard.

— Elle aura couché chez elle cette nuit et elle reviendra demain au soir, lui répondit sa mère.

— Mais pourquoi ne nous en a-t-elle pas prévenues ce matin ?

— Parce qu'il arrive fréquemment qu'une affaire imprévue vous retient ; ne saurais-tu te passer deux jours de suite de mademoiselle de Roisé ? »

Elisabeth ne répondit plus, mais elle se rappela plusieurs circonstances qui ne l'avaient point frappée d'abord. La veille au soir, la tante Gertrude était plus triste encore que de coutume, et le matin elle avait des larmes dans les yeux, quand elle l'avait embrassée à deux reprises, avant de monter en voiture. La jeune femme courut à la chambre verte ; les clefs se trouvaient aux armoires presque vides, et un grand crucifix d'ivoire, que mademoiselle de Roisé tenait de sa mère, et qu'elle avait apporté en s'établissant au château, n'était plus accroché près du lit.

« Elle nous quitte, elle retourne chez elle, » se dit Elisabeth.

Et son cœur se serra par une douloureuse émotion, car il lui semblait que ce départ de la seule parente de Victor, la séparait encore davantage de celui qu'elle avait tant aimé.

Le lendemain, de bon matin, la pauvre Elisabeth pria sa mère de l'accompagner à Évaux. C'était la première fois qu'elle y retournait depuis son veuvage, et il ne fallait rien moins que son vif désir d'avoir une explication avec mademoiselle de Roisé pour la tirer du vieux château où elle vivait solitaire avec ses souvenirs et ses regrets. Le trajet fut bien triste, les pierres du chemin, les arbres qui bordaient la route, tout semblait prendre une voix pour lui rappeler des jours plus heureux.

Le cocher la conduisit directement chez sa parente, comme elle lui en avait donné l'ordre ; mais quel fut l'étonnement d'Elisabeth et de sa mère en voyant toutes les fenêtres de l'hôtel fermées ; elles soulevèrent le marteau, dont les coups redoublés retentirent sous la voûte du corridor, personne ne répondit à cet appel. Cependant une voisine, attirée par le bruit, descendit dans la rue et raconta à ces dames que mademoiselle de Roisé était partie la veille, accompagnée de François, dans une voiture attelée de chevaux de poste ; les uns disaient qu'elle allait à Paris pour se distraire ; les autres, pour recueillir une succession, mais personne ne savait au juste le but de ce voyage. La femme de chambre avait beaucoup pleuré en retournant dans son pays, quoique ses gages lui fussent payés d'avance pour une année entière ; Cocotte avait été conduite chez le fermier Brossan, qui devait en prendre soin tant que vivrait la pauvre bête ! et la vieille Manon restait seule dans l'hôtel pour le garder et le tenir propre ; mais elle était absente pour quelques jours, ayant été voir son fils à la campagne.

Elisabeth était consternée.

« Que signifie tout cela ? dit madame d'Estemont.

— Ma tante est allée dans un couvent, dit tristement la jeune femme.

— Se faire religieuse à son âge ! à quel propos ? Et d'ailleurs, pourquoi ne nous aurait-elle pas prévenues ?

— Parce qu'elle aura craint mes sollicitations, mes prières pour l'empêcher de nous quitter, dit Elisabeth qui ne pouvait retenir ses larmes.

— O ces vieilles filles ! ne put s'empêcher de dire madame d'Estemont ; allons chez M. le curé, mon enfant, il doit savoir la vérité mieux que personne. »

Le curé était sorti pour porter le saint viatique à un pauvre habitant de la campagne, mais sa vieille gouvernante ne se fit pas prier pour raconter tout ce qu'elle avait entendu dire du départ de mademoiselle de Roisé, c'était la nouvelle la plus importante d'Évaux, elle occupait tous les esprits, et, chez M. le maire, où plusieurs notables se trouvaient rassemblés, on s'était couché la veille à onze heures du soir, tant on était occupé à discuter ce grave événement. Tous les habitants du pays se perdaient en conjectures, mais personne ne savait le fin mot de l'affaire, excepté sans doute M. le curé et le notaire, pour lesquels mademoiselle Gertrude n'avait rien de caché ; malheureusement l'un et l'autre étaient muets comme des poissons, et je vous assure, ajouta la gouvernante, qu'on tirerait plus tôt un écu de six livres de la bourse du juif Samuel qu'une seule parole touchant ce mystère des lèvres de ces messieurs. La bonne fille y avait bien travaillé la veille, mais sans succès. On savait cependant que, depuis plus d'un mois déjà, mademoiselle de Roisé venait au moins deux fois par semaine chez M. Lormel le notaire, et avait avec lui de longues conférences ; elle lui avait fait vendre une de ses fermes pour se procurer de l'argent comptant, ce qui était bien extraordinaire de la part d'une personne rangée et qui avait au moins vingt mille livres de rente. On disait aussi qu'elle lui avait confié son testament, qui étonnerait beaucoup de gens, quand on l'ouvrirait un jour. Ce qu'il y a de certain, c'est que mademoiselle de Roisé avait communiqué le jour de son départ et fait brûler un gros cierge devant l'autel.

« Retournons à Sancy, dit madame d'Estemont à Elisabeth, nous y trouverons sans doute une lettre de ta tante.

— Vous avez raison, ma chère maman, partons au plus vite. »

Elles prirent congé de la gouvernante, très-empressée d'aller raconter à ses amies comment mesdames d'Estemont et de Roisé avaient appris le matin seulement le voyage de leur parente.

« Que penses-tu de ce départ mystérieux ? dit la mère dès qu'elles eurent regagné leur voiture.

— Tout ce que je puis en dire, maman, c'est que j'en ai bien du chagrin, répondit la jeune femme.

— Sans doute mademoiselle de Roisé s'ennuyait à Sancy ; elle a craint pour sa santé cette atmosphère de tristesse dans laquelle nous vivons depuis longtemps, et elle essaie de voyager pour se distraire.

— Non, non, chère maman, je suis sûre que les motifs de ce départ sont plus sérieux que vous ne

pensez; tante Gertrude savait bien que sa présence était une grande consolation pour moi, et elle ne serait pas partie sans une grave raison.

— Tu ne connais point les vieilles filles, ma chérie, l'habitude qu'elles contractent insensiblement de concentrer leurs affections sur elles-mêmes, les rend presque indifférentes aux peines d'autrui.

— Oh ! maman, vous oubliez combien ma tante a été bonne à notre égard, et avec quel dévouement elle m'a soignée quand j'étais malade. Je sais bien, ajouta-t-elle aussitôt en voyant le nuage de tristesse que ces simples paroles répandaient sur le visage de madame d'Estemont, je sais bien que rien ne saurait remplacer la tendresse d'une mère; mais après vous, n'est-ce pas elle à présent qui m'aime le plus au monde ? »

Le reste du trajet fut triste et silencieux. Il était à peine midi lorsqu'on arriva au château. Un paysan d'une vingtaine d'années et une petite femme à peu près du même âge se tenaient assis sur les marches du perron, comme deux oiseaux sur la même branche. Quoique ce fût un jour ouvrier, ils portaient tous deux leurs habits de fête, et leur visage, un peu brûlé par le travail des champs, exprimait une douce joie, depuis longtemps inconnue au château de Sancy. En apercevant la voiture, ils se levèrent précipitamment, et, se tenant par la main, ils s'approchèrent d'Elisabeth avec une gaucherie qui ne manquait pas de charme.

« Nous venons remercier madame, dit la jeune femme moins intimidée que son compagnon, mademoiselle me l'a bien recommandé avant son départ, et nous n'aurions garde d'y manquer non plus. Que le bon Dieu rende à madame tout le bien qu'elle nous fait, nous prions pour elle tous les jours de notre vie !

— Et si jamais nous avions le bonheur de pouvoir servir madame en quelque chose, elle n'a qu'à commander, reprit à son tour le garçon.

— Je ne vous connais pas, mes amis, et vous vous trompez sans doute, dit Elisabeth avec douceur.

— Oh ! que non pas ! reprit la jeune femme ; j'ai vu madame plusieurs fois quand elle venait chez mademoiselle, où j'aidais la vieille Nanon, lorsqu'il y avait du monde à dîner. Madame verra, je crois, par la lettre de mademoiselle, qu'elle n'a pas obligé de méchant monde.

— Une lettre de tante Gertrude ! s'écria Elisabeth en s'emparant de la lettre que la jeune paysanne venait de tirer de son sein ; quand vous l'a-t-elle remise, mon enfant ?

— Hier matin, un moment avant de partir, répondit la jeune femme. Nanon était venue nous chercher en toute hâte à la rivière, où je lavais la lessive ; je n'eus que le temps de prier une voisine de finir ma besogne ; les chevaux piaffaient d'impatience quand j'entrai dans la cour, et mademoiselle était dans la voiture.

« — Javotte, me dit-elle, ne te fais plus de chagrin, ma petite, ton mari ne te quittera point, j'ai arrangé tout cela avec ma nièce qui s'occupera de toi, va la remercier demain sans faute et porte-lui cette lettre de ma part.

» Elle me donna la lettre, fit un signe à François et me cria adieu. Les chevaux étaient déjà partis,

moi je restais là comme hébétée, ne sachant ce que tout cela voulait dire, quand M. Lormel, que je n'avais pas vu parce qu'il était de l'autre côté du carrosse, vint à moi et me dit :

— Eh bien ! Javotte, voilà une fameuse chance tout de même, j'ai l'argent entre les mains pour payer le remplaçant de Pierre, va le lui dire bien vite, et n'oublie pas surtout d'aller remercier madame de Roisé comme te l'a dit mademoiselle.

» Alors je cours aux champs, où je savais que Pierre travaillait, et je lui conte la nouvelle, il ne voulait pas me croire d'abord, soutenant que j'avais mal compris ; mais je le menai chez M. Lormel, qui nous répéta mot pour mot la même chose ; nous allâmes aussitôt à la chapelle de la Vierge, pour remercier le bon Dieu, puis nous courûmes chez tous nos voisins en chantant et riant comme des fous, tant nous étions bien aises, et maintenant nous voici, nous n'avons pas trouvé madame en arrivant, mais nous l'aurions attendue tout le jour, plutôt que de manquer à l'ordre que nous avions reçu.

Pendant qu'elle babillait de la sorte avec beaucoup de volubilité, Elisabeth lisait la lettre de mademoiselle de Roisé.

« Excusez-moi, chère enfant, lui écrivait la tante Gertrude, si je pars ainsi sans vous prévenir. Des affaires d'une extrême importance ont pu seules me décider à m'éloigner de Sancy pour plusieurs jours, pour plusieurs semaines peut-être, et j'ai redouté pour vous et pour moi des adieux qui nous eussent été bien pénibles à toutes deux.

» Javotte, qui vous remettra cette lettre, est une pauvre orpheline, honnête et laborieuse, ayant à sa charge deux sœurs encore enfants. Elle a eu l'imprudence d'épouser l'année dernière un petit paysan fort bon sujet, mais qui n'avait malheureusement pas satisfait à la loi du recrutement. On les avait bien avertis des inconvénients d'un pareil mariage ; les jeunes gens, qui s'aimaient, n'en avaient pas tenu compte, ils espéraient que le sort leur serait favorable et que Pierre amènerait un bon numéro ; mais le sort est sourd et aveugle, et le pauvre Pierre serait parti, sac au dos, malgré sa dignité future de père de famille — sa femme étant sur le point d'accoucher —, si le bon Dieu ne m'avait inspiré la pensée de vous faire jouer le rôle de la Providence, rôle fort honorable, convenez-en, et que vous accepterez pour me faire plaisir, car j'ai mes petites raisons pour ne paraître en rien dans tout ceci. Mon notaire a reçu les fonds nécessaires pour payer le remplacement de Pierre ; mais je vous charge, ma toute belle, de protéger ce pauvre ménage, qui n'a ni feu ni lieu ; casez-le quelque part aux environs de Sancy, soyez la marraine de l'enfant qui va naître, et veillez à ce que les petites sœurs de Javotte apprennent leur catéchisme et soient élevées au travail et à la vertu. Vous me donnerez de leurs nouvelles en m'écrivant, et ce sera comme un lien de plus qui nous unira l'une à l'autre. Envoyez vos lettres à M. Lormel, je l'ai chargé de me les faire passer, car, devant changer plusieurs fois de résidence, je ne saurais vous donner encore mon adresse.

» Et maintenant adieu, ma chère fille, priez beaucoup pour la réussite de mon entreprise, et,

si vous ne revoyez plus votre vieille tante ici-bas, conservez-lui un tendre souvenir au fond de votre cœur ; mais ce que je dis là est absurde, mon enfant, et n'allez pas vous chagriner à mon sujet. Je reviendrai pour vous consoler, pour vous distraire, pour vous tourmenter même et pour vous embrasser en réalité, comme je le fais maintenant de cœur.

» GERTRUDE DE ROISÉ. »

— Chère et bonne tante, je remplirai vos intentions, se dit Elisabeth pleurant à la pensée d'être longtemps séparée de sa vieille amie.

Elle conduisit Pierre et Javotte à la cuisine, recommandant qu'on les fit bien dîner, puis elle se mit à rêver au moyen de les établir près de Sancy et de les tirer de l'état précaire où ils se trouvaient encore.

Comtesse de LA ROCHE-RE.

(La suite au prochain numéro.)

LE PÊCHEUR ET LA SIRÈNE

Je ne sais ce que j'ai : je sens
Sur mon cœur une main glacée ;
Une légende du vieux temps
Ne me sort pas de la pensée.

Le Rhin coule, tranquille et grand,
L'air est frais, les ombres s'allongent :
Dans les derniers feux du croissant
Les plus hautes cimes se plongent.

Sur un rocher visible encor,
Une admirable jeune fille
Vient s'asseoir : sa robe d'or brille,
Elle peigne ses cheveux d'or.

Tout en lissant sa boucle blonde,
La jeune fille chante un air
Puissant, mélodieux et clair,
Que l'on croirait de l'autre monde.

Et le pêcheur, en l'écoutant,
Est pris d'une douleur sauvage ;
Il ne voit qu'elle ! — Cependant,
Sa barque se brise au rivage.

Et je crois qu'enfin disparaît
Le nautonnier dans l'eau profonde.
C'est la sirène qui l'a fait
Avec son chant de l'autre monde.

P. KLEIN.

(Imité de Schiller.)

REVUE MUSICALE

MARTHA — LA FIANCEE D'ABYDOS —
LE VOYAGE EN CHINE — LES BERGERS — LE ROI
D'YVETOT — LEONORA — MESSE DE M. GOUNOD.



Cette grande et tumultueuse fête du 1^{er} janvier est enfin passée! les préoccupations de ceux qui donnent et les enchantements de ceux qui reçoivent se sont éteints dans le bruit des soirées, des théâtres et des concerts. Une foule de compositions musicales ont fait leur apparition dans le monde artistique, depuis quelques semaines. Nous n'imiterons pas le gourmet, qui commence par le morceau le moins délicat d'un dîner, pour finir par le plus savoureux; nous commencerons par le meilleur, et nous achèverons par le moindre. A ce court préambule, nos lectrices ont déjà deviné que nous allons leur parler de *Martha*.

Fidèle à sa mission, qui consiste à populariser en France les œuvres les plus remarquables des écoles étrangères, M. Carvalho, l'habile directeur du Théâtre-Lyrique, devait nous enrichir d'une traduction de *Martha*. Cet ouvrage de M. de Flottow nous fut présenté sous forme de ballet le 21 février 1844, son titre était *Lady Henriette*. M. de Saint-Georges avait composé le livret. Transformée en opéra comique par un compositeur allemand, traduite plus tard en italien, accueillie en Angleterre avec une faveur spéciale, cette partition, après avoir fait le tour du monde, revint au théâtre Ventadour, où elle fut interprétée en italien, le 5 février 1858, par Mario, Graziani, Zucchini, mesdames Saint-Urbain et Nanti-Didier. Mademoiselle Patti en réveilla le succès, et la voici enfin qui nous arrive, habillée à la française, aux applaudissements unanimes du public parisien.

Est-ce donc un chef-d'œuvre que *Martha*? Non; mais c'est une composition charmante et particulièrement heureuse. Il en est des choses comme des hommes: les unes obtiennent d'immenses succès où les autres, à mérite égal, passent inaperçues dans le monde des arts.

Nous n'avons pas à faire l'analyse d'un ouvrage connu depuis longtemps. Nous dirons seulement que rien n'est plus suave, plus poétique et plus délicieux que la *mélodie de la Rose*; que le *quatuor du Rouet* est un ravissant morceau; qu'il y a un très-beau chœur de chasse emprunté à l'opéra de *l'Ame en peine*, et qu'enfin un magnifique air

national irlandais a été très-habilement enchaîné par M. de Flottow dans la nouvelle partition. Autrefois, écrit un de nos auteurs contemporains, les musiciens irlandais avaient trois genres de musique: un pour chanter la guerre, un pour chanter la douleur; et un pour adoucir les peines de l'âme. Après l'invasion de leur patrie, ils cessèrent presque entièrement de se servir du premier et du troisième, et oublièrent même leur fameux chant *le Pharaoh*, espèce de *Marseillaise* antique, qu'aux jours de bataille on exécutait devant le front des troupes. Les bardes de la verte Erin, pourchassés au fond des forêts, ne chantèrent plus que leur tristesse et leurs regrets. Il y a de cette mélancolie profonde dans quelques-uns des morceaux de *Martha*.

Tout le monde sait qu'aux termes d'une clause imposée par la direction des Beaux-Arts, le Théâtre-Lyrique dut, en vertu de sa subvention, s'engager à jouer, au moins une fois par année, un opéra comique en trois actes composé par un pensionnaire de Rome. En conséquence, un concours fut ouvert au théâtre de M. Carvalho. Le sujet était un poème en trois actes intitulé: *la Fiancée d'Abydos*. Cinq concurrents se présentèrent; la majeure partie de leurs partitions fut exécutée devant le jury. A l'unanimité, celle de M. Barthe fut jugée la meilleure. Il faut reconnaître que le sujet était fort mal choisi. Le poème de Byron ne contient aucune des situations qui conviennent à la scène. Les personnages de Zuleika, de Sélim et du terrible Giaffir s'y retrouvent, mais isolés du mouvement dramatique, sans lequel l'ennui s'empare inévitablement des spectateurs.

Le premier éloge et le plus rare qu'on puisse faire à M. Barthe, l'auteur de la partition, c'est la confiance sympathique qu'il excita longtemps avant la représentation. Madame Carvalho voulut prendre le rôle de Zuleika. M. Carvalho pria l'auteur d'ajouter un acte à son œuvre et de développer le rôle de Haroun, qui contient, aujourd'hui, deux des principaux morceaux de l'ouvrage. Il n'y a pas d'ouverture; il paraît que la mode ne les autorise plus. Selon nous, la mode n'est pas heureuse. On commence donc par un chœur d'introduction, puis vient la romance mauresque de Zuleika:

Si je chante, pleure ou soupire,

dont le cachet est tout oriental. Le trio qui suit se recommande par une grande élégance et de fort belles vocalises. La romance de Sélim manque

d'originalité. La marche turque est un morceau bien conduit. Voici tout ce qu'on peut dire du premier acte.

L'introduction instrumentale du deuxième rappelle le genre et les inspirations de Félicien David. La cavatine de Zuleika :

O nuit !

est une mélodie charmante, admirablement chantée par Madame Carvalho. La ronde qui vient ensuite a été bissée. L'air de Giaffir :

Ciel d'Orient aux brûlantes haleines,

est une sorte de mélodie vague qui n'a pas de caractère. Le duo de Sélim et de Zuleika a produit un excellent effet.

Le troisième acte commence par une scène de conjuration qui n'a paru être empruntée à une conception connue d'un de nos grands maîtres. Le duo de Zuleika et de Haroun a été le succès de la soirée. La marche nuptiale tient une belle place dans la partition.

Au quatrième acte, la ritournelle de l'air de Giaffir, le chœur des conjurés, le duo de Sélim et de Giaffir, enfin la strette :

Buvons à l'immortalité !

sont les morceaux les plus saillants.

M. Barthe a un talent correct; a-t-il un talent individuel? Non. Il paraît trop se souvenir des compositions magistrales que nous avons admirées assez souvent pour en conserver la mémoire. Son style est clair, son orchestration brillante et sonore; l'imagination seule s'est trouvée en retard. Mais le compositeur débute dans la carrière, et, certes, la *Francie d'Abydos*, quelles que soient ses faiblesses, ouvre une large brèche au jeune champion. Madame Carvalho a obtenu un véritable triomphe dans le rôle de Zuleika.

Après la chanson mauresque, les applaudissements ont, cinq minutes durant, ébranlé la salle tout entière; les auteurs du libretto et de la musique, MM. Jules Adenis et Barthe, doivent à la charmante cantatrice le plus beau fleuron de leur couronne.

Rien n'est plus gai, plus amusant, plus spirituel que le *Voyage en Chine*, opéra comique en trois actes, dont M. Bazin a fait la musique, et dont MM. Labiche et Delacour ont composé le livret. Musique légère, friquante et fine, ouvrage correct et de bon ton. Mais de ce côté encore point de chef-d'œuvre. Il n'est pas probable que les airs de cette partition resteront longtemps dans notre mémoire, c'est une bouffonnerie plutôt qu'un opéra. Cependant, quelques-uns des motifs méritent d'être cités.

Le boléro comique chanté par Sainte-Foy, le duo des Aveux, par Montaubry et mademoiselle Cico, le duo des Bretons, les couplets burlesques : *six cailloux, cinq cailloux*, un chœur de matelots, évidemment écrit en vue des sociétés chorales, les couplets de l'Aurore spirituellement dits par Coudere, tels sont les principaux morceaux de l'œuvre nouvelle. La partie comique a été véritablement enlevée, et nous devons dire, à la louange de M. Bazin, qu'il a

traité de main de maître cette chinoiserie quasi bretonne; nous eussions mieux aimé que son talent correct s'exerçât dans un genre plus sérieux. On ira voir le *Voyage en Chine* comme on va voir un vaudeville burlesque, le jour où l'on a besoin de s'égayer. Cela ne suffit pas au théâtre qu'ont immortalisé des hommes comme Favart et Grétry.

Les artistes de l'Opéra-Comique ont interprété l'ouvrage de M. Bazin avec une verve, une grâce et un brio remarquables. Coudere et Sainte-Foy y ont apporté tout leur esprit. Mademoiselle Cico s'est fait vivement et souvent applaudir. Ajoutons que nous avons remarqué madame Camille Gontié, qui entre jeune et fort heureusement dans la carrière. Elève de M. Guillot de Saintbris, madame Gontié est une excellente musicienne dont le talent correct s'est mûri sous l'influence des meilleures traditions musicales. En engageant cette jeune artiste, le directeur de l'Opéra-Comique a fait preuve d'intelligence et de goût.

Tandis que l'Opéra-Comique traitait des sujets de vaudeville, les Bouffes-Parisiens s'élevaient, pour la première fois, au ton de l'opéra sérieux. M. de Talleyrand avait bien raison de dire : tout arrive. Certes, nous ne nous serions pas attendu à ce chasseur-croisez musical.

Les Bergers, opéra comique en trois actes, de MM. Offenbach et Crémieux, nous ramènent aux traditions de l'opéra du dix-huitième siècle. Le premier acte de cet ouvrage est certainement ce qu'a composé de meilleur l'habile directeur des Bouffes-Parisiens. — Bergers antiques, bergers Pompadour, bergers modernes, il y a dans ces trois petits actes, toute la physiologie de la *bergerade*. Ne nous en plaignons pas, ces sortes de sujets se prêtent très-bien à la musique gracieuse.

L'ouverture est d'un bon style, l'invocation à Apollon a été très-applaudie; elle est suivie d'un charmant duo. L'air de Daphné : *Myrienne n'est plus*, nous a paru très-pathétique; mais les plus vifs applaudissements ont été pour les couplets d'Eros dans le final du premier acte; les notes aiguës de la flûte, doublée à l'octave par la harpe, leur font un délicieux accompagnement.

La musique du second acte est de l'école de Monsigny. Grâce pimpante, candeur maniérée, allure des pastorales de Watteau, le tout mêlé de fraîches mélodies, tels en sont les éléments. Le roudeau chanté par mademoiselle Bouffar a été redemandé à grands cris. Les couplets :

J'ai perdu mon mouton Robin,

dits avec beaucoup de grâce sont d'une excellente facture.

Au troisième acte, on voit des bergers en sabots et des bergères en cornettes. La chanson de la *Soupe aux choux* a été parfaitement dite par Berthelier. Le dernier final se perd dans le bruit grotesque d'un carnaval de village; jamais la salle des Bouffes-Parisiens n'avait retenti de plus unanimes, ni de plus chaleureux applaudissements.

Le *Roi d'Yvetot* rappelle la chanson populaire et les productions les plus charmantes de Béranger. Le titre seul du ballet-pantomime qui vient d'être

représenté à l'Opéra, devait éveiller la curiosité du public. Cette royauté de vingt-quatre heures, octroyée dans le dernier siècle, par les bons et naïfs Normands, à celui d'entre eux qui leur paraissait le plus digne de tenir ce sceptre éphémère, était bien de nature à stimuler la verve comique des auteurs. Aussi ont-ils choisi une fable très-simple, très-facile à comprendre à travers les entrechats, et en définitive fort amusante. Remercions MM. de Massa et Petipa de leur bonne inspiration, et plus encore M. Théodore Labarre de sa musique. L'air populaire du *Roi d'Yvetot*, qui revient fréquemment dans la partition, se représente toujours avec une variété de moyens qui prouve que le compositeur est initié à tous les secrets de l'harmonie et du contre-point. Son goût s'est refusé à couvrir, par un tapage souvent abusif, les idées originales de l'ouvrage. Une délicieuse valse, qui bientôt sera jouée dans tout Paris, rappelle les inspirations de Weber. N'oublions pas la belle marche qui accompagne le défilé triomphal du roi d'Yvetot se pavanant sur son âne. Bref, ce charmant petit ballet a fait le plus grand plaisir aux amateurs de la musique et de la danse.

Mercadante est un rêveur plein de grâce, écrivant correctement la musique, et sachant souvent faire vibrer les cordes sensibles de l'âme. Mais Mercadante manque d'imagination, de souplesse et de gaieté vraie, il ne comprend pas la couleur dramatique, ni les nuances vives et éclatantes qu'il faut adopter pour une œuvre de théâtre, soit qu'on veuille faire un opéra sérieux, soit qu'on veuille faire un opéra bouffe : ces longues pièces dans lesquelles aucun sentiment n'est éveillé, sont une sorte d'opium qu'on dirait fabriqué pour endormir le public. Les personnages s'y meuvent sans passion, sans vivacité, sans esprit, et les spectateurs, sur lesquels réagit la somnolence de l'action, ne sont plus aptes à saisir ce qu'il peut y avoir de gracieux dans certains morceaux remarquables jetés, comme par hasard, au milieu de cette monotone partition. Le sujet qu'a traité M. Marco d'Arienzo

est emprunté à un mélodrame de MM. Cogniard frères, représenté, en 1844, au théâtre de la Porte-Saint-Martin; Mercadante cependant est un des meilleurs compositeurs de la patrie de Rossini. — Il a écrit de belles et grandes pages; mais, nous le répétons, la fougue de l'imagination lui manque, et son génie a besoin, pour se développer, d'un milieu calme et poétique que le mouvement de la scène ne peut pas lui donner.

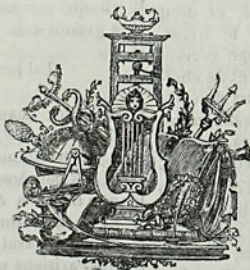
Quoique la fête de la Sainte-Cécile soit passée depuis longtemps, nous ne voulons pas clore cet article sans dire quelques mots de la magnifique messe de Gounod exécutée, à cette occasion, dans l'église Saint-Eustache. Elle commence par un *kyrie* en sol, d'un caractère mélodieux, simple et plein d'harmonie. Vient ensuite le *Gloria in excelsis* qui débute par un tremolo pianissimo des instruments à cordes sur lequel se dessinent les harpes, puis une voix de soprano accompagnée d'un chœur. Sur les paroles *Laudamus te*, il y a explosion de tout l'orchestre, ce qui produit un indicible effet.

L'attaque du *Credo* est faite par les basses et les bassons, exécutant, à l'unisson, un dessin ferme et hardi. Les paroles de *l'Incarnatus* et celles du *Crucifixus* sont admirablement rendues dans ce morceau, qui est certainement un des plus remarquables de la messe.

A l'offertoire, M. Alard a exécuté, avec son talent si connu, un solo de violon accompagné par les harpes. La phrase principale, une de ces belles mélodies, dont M. Gounod a le secret, a été reprise à l'unisson avec une justesse incomparable.

Un *Sanctus* et un *Agnus Dei* d'une expression touchante et très-ingénieusement orchestrés, ont complété cette solennité religieuse. Nous n'avons pu nous-même, assister à la cérémonie, étant ce jour-là, malade comme tant d'autres Parisiens; aussi nous sommes-nous inspirée, pour en rendre compte à nos lectrices, de l'excellente analyse qu'en a faite M. Nestor Roqueplan.

MARIE LASSAUEUR.



Correspondance.

JEANNE A FLORENCE



IVE le mois de janvier, Florence ! ce joli mois pendant lequel on échange des bonbons et des souvenirs, des vœux et des serremens de mains, où tout le monde s'aime — ou du moins en l'air ! — se visite, s'écrit et s'embrasse. Je ne lui trouve qu'un défaut, à cet aimable janvier, c'est de passer trop vite !

Il est vrai qu'il ne passe pas sans laisser de traces, traces charmantes pour nous, heureuses jeunes filles, que des parents et des amis trop généreux comblent de surprises et d'étranges ; traces coûteuses pour la bourse de ces derniers qui paieront peut-être par de nombreuses privations personnelles le trop riche cadeau qu'ils ont voulu nous offrir.

Janvier est encore le mois des réconciliations de famille, des rancunes oubliées, des pardons réciproques... Le mois des projets et des espérances pour l'année qui commence. Quelquefois — pas souvent ! — des regrets pour l'année qui finit !

Avec son échange de cartes et de visites, il resserre les relations sociales, renoue plus étroitement les vieux liens d'amitié, provoque les connaissances nouvelles...

A propos de connaissances nouvelles, j'en ai fait une charmante, la quinzaine passée, chez Lucie et Marie, où j'étais en grande visite de jour de l'an avec ma mère, en même temps qu'Adrienne, Thérèse et une jeune et gracieuse provinciale, nouvellement habitante de Paris, que Lucie me demanda la permission d'amener à nos réunions de travail.

Mademoiselle Berthe, fille d'une amie de la mère de Lucie, était une grande admiratrice du *Journal des Demoiselles*, et sollicitait comme une véritable faveur cette permission d'être des nôtres. Nous la lui accordâmes de grand cœur, tout heureuses d'avoir une si gentille travailleuse de plus, et surtout une compagne nouvelle à aimer, car du premier coup mademoiselle Berthe, par sa modestie et sa simplicité, s'était acquis les sympathies de tout notre petit cercle. Aussi fut-elle accueillie comme une amie d'ancienne date, quand, la semaine suivante,

Lucie l'introduisit, pour la première fois, dans cette chambrette que tu connais si bien, et où j'attendais ces demoiselles en corrigeant des épreuves de nos diverses éditions.

— Que je suis contente d'être ici au milieu de vous toutes, dont je suivais chaque mois les causeries avec tant d'intérêt ! s'écria mademoiselle Berthe en embrassant d'un regard bienveillant tout ce qui l'entourait. Avant d'habiter Paris, je voyais le *Journal des Demoiselles* chez une de mes parentes, une respectable mère de famille qui le reçoit depuis sa fondation ; mais désormais je veux m'y abonner pour mon propre compte.

— C'est une excellente idée, affirma gravement Marie.

— Et quelle édition comptes-tu prendre ? demanda Lucie.

— L'édition que recevait ma cousine ; la jaune, je crois.

— La jaune ! abonne-toi donc plutôt à la violette. Avec ses patrons de tout genre, elle est bien plus utile !

— Moi, j'aimerais mieux la bleue, dit Marie. Ses nombreuses gravures et ses chroniques si franchement parisiennes mettraient tout de suite Berthe au courant des modes et des habitudes de notre grande ville.

— Pourquoi, pour tout concilier, mademoiselle ne choisirait-elle pas l'édition verte, qui réunit les patrons de la violette et les gravures, les chroniques de la bleue ? fit Adrienne.

— Parce que je préfère l'édition qui apportait de si charmantes histoires et des travaux si variés à ma parente, dit timidement la jeune fille.

— Mais en t'abonnant à l'édition violette tu auras tout cela quand même ! fit avec vivacité Lucie.

— Et en prenant l'édition bleue aussi, continua non moins vivement Marie.

— De même qu'en choisissant l'édition verte, acheva Adrienne.

Pour moi, je ne soufflais mot. Ces trois gentils avocats si pleins de zèle et de bon vouloir pour leur

bien-aimé journal, excitaient ma reconnaissance, mais n'avaient nul besoin de mon concours.

— Comment? demanda avec embarras la pauvre Berthe que ce flot d'éloquence étourdissait.

— Tiens, dit Lucie en prenant sur ma table un exemplaire de chacune des quatre éditions en question : voici d'abord le numéro du 1^{er} février de l'édition jaune. C'est bien celle que tu désires, n'est-ce pas?

— Oui, tout à fait! répondit la jeune fille, joyeuse d'être enfin comprise.

— Regarde maintenant ce numéro (du 1^{er} février aussi) appartenant à l'édition violette, reprit Lucie.

— Mais, sauf la couverture, c'est le même! fit Berthe étonnée.

— Ex-ae-quo-ment, fit Lucie accentuant triomphalement chacune de ses syllabes. Seulement, en choisissant cette édition violette, tu reçois ton journal deux fois par mois au lieu d'une; c'est-à-dire qu'entre le numéro que tu vois là et qui paraît le 1^{er} de chaque mois, tu as, le 15 de chaque mois aussi, une planche de patrons de grandeur naturelle, imprimée au recto et au verso et pouvant te servir de guide, grâce aux explications qui accompagnent ces modèles, pour tous les objets de toilette possibles.

— Alors il y a tout avantage à choisir l'édition violette?

— Quand on ne regarde pas aux 6 francs de plus qu'elle coûte, oui! dit en manière de parenthèse notre amie Thérèse jusque-là si'encieuse.

— Oh! ce ne sont pas les 6 francs qui m'arrêteraient pour une chose utile, répondit mademoiselle Berthe. J'aimerais mieux me priver d'un autre côté et avoir mon journal plus complet.

— Alors, ma petite Berthe, suis mon conseil, choisis l'édition bleue; elle t'amusera fort et t'apportera, elle aussi, tout ce qu'apporte l'édition jaune.

Et Marie, à l'appui de ses paroles, prit des mains de Lucie un troisième exemplaire qu'elle étala devant sa compagne.

— Comment! encore la même chose! exclama celle-ci.

— Toujours la même chose, dit en riant Adrienne, même pour l'édition verte! Le 1^{er} du mois la couverture seule varie, mais le 15 c'est une autre affaire. Comme on vous l'a déjà dit, l'édition violette donne des patrons, l'édition bleue des gravures et des chroniques, l'édition verte les gravures, les chroniques et les patrons tout ensemble.

— Ainsi, vos éditions bi-mensuelles ne sont que des suppléments et ne touchent en rien à l'édition jaune qui existe depuis tant d'années?

— En rien absolument. Le *Journal des Demoiselles* proprement dit (l'édition qui paraît le 1^{er} du mois) est identiquement le même, sauf la couverture, pour tout le monde, que l'on soit abonnée à l'édition chamois, à la violette, à la bleue ou à la verte. Est-ce clair?

— Aussi clair que possible, et je vous remercie mille fois, mesdemoiselles, de vos complaisantes explications. Mon grand souci était la crainte de ne pas avoir le *Journal des Demoiselles* tel que le recevait ma parente, mais je comprends à merveille maintenant que quelque édition que je prenne, j'y

trouverai toujours ce *Journal des Demoiselles*; il ne me reste donc que l'embarras du choix.

Le soir même Berthe était en possession de l'édition choisie, et elle m'écrivait dès le lendemain matin pour me dire combien elle était satisfaite de ce qu'elle y avait trouvé.

A présent, un mot d'explication, ma Florence. Tu t'étonneras peut-être de ne voir dans ces colonnes que le rendu-compte de cette conversation dénuée d'intérêt; mais grand nombre de nos amies sont comme mademoiselle Berthe. Tout en appréciant beaucoup l'avantage de recevoir leur journal deux fois par mois au lieu d'une seule, elles n'osent s'abonner à nos éditions bi-mensuelles, de crainte, nous écrivent-elles, de ne plus avoir ainsi le même journal que celui qu'elles aiment et auquel elles sont accoutumées depuis si longtemps.

Détrompe-les donc, ma chère Florence, en leur prouvant comme nous l'avons prouvé à Berthe, que — je vais te sembler bien rabâcheuse! — le *Journal des Demoiselles* paraissant le 1^{er} de chaque mois est us pour tout le monde;

Que la couverture chamois, violette, bleue ou verte, ne change rien au texte ni aux annexes;

Que le numéro du 15 seul, est différent, suivant l'édition que l'on a adoptée;

Qu'enfin, en faisant cette innovation, nous avons ajouté au *Journal des Demoiselles*, sans y rien retirer. Nous devons cela aux fidèles amitiés dont nous sommes entourées depuis bientôt trente-quatre ans!

JEANNE.

MODES

Je viens, ma chère, vous mettre toutes d'accord: il n'est rien de moins immuable que la mode, surtout en fait de toilettes de bal. Il n'y a aucune règle établie pour l'étoffe destinée à la tunique, vous avez toutes raison dans votre opinion; mon rôle de conciliatrice est donc des plus faciles à remplir. On met également la tunique en taffetas, moire ou satin, sur une robe en tulle, en gaze, en crêpe, etc., ou la tunique en étoffe légère sur une robe en taffetas ou satin. Quant à convenir avec toi que la tunique vaporeuse est plus logique, on fait de si ravissantes toilettes dans les deux genres, que je t'avoue qu'il me serait difficile de me prononcer pour l'un ou pour l'autre; mais je vous engage, mesdemoiselles, à vous contenter de la tunique légère sur une première jupe légère; le corselet, ou ceinture-Empire, avec pans ou petit corsage en taffetas ou tulle avec transparent, comme celui de notre gravure de ce mois, est bien suffisant pour jeune fille; laissez à vos sœurs mariées et à vos mères les longues tuniques ou robes en étoffes de soie.

Puisque vous êtes insatiables de descriptions de toilettes je vais encore vous en détailler quelques-unes pour le bal que doit donner la mère le lundi gras.

Il est de bon goût, tu le sais, ma chérie, que les personnes qui reçoivent ne semblent pas vouloir effacer leurs amies par une toilette trop brillante; ne te fâche pas, chère petite, et ne pense pas que je te suppose capable d'un pareil sentiment; je veux seulement dire qu'il te faut une nouvelle toilette pour cette circonstance, je sais ce que tu possèdes jusque

dans les moindres cartons, et je n'y trouve rien que de charmant et de simple, mais pourtant aucune robe pour la fille de la maison. Fais-toi donc une robe en tarlatane blanche, sans garniture, avec double jupe drapée; corsage drapé bordé d'un biais en taffetas bleu, ceinture bleue à pans avec deux coques, les pans garnis d'un effilé; un petit biais est posé à l'entournure et au bord du drapé de la manche; ta coiffure sera en velours royal bleu.

Je conseille à ta cousine de poser sa robe en gaze mauve sur transparent blanc; le bas de la jupe garni d'un double ruché; la seconde jupe sera relevée par de petits choux en taffetas, avec perle soufflée posée au milieu. Le corselet, ou petit corsage décolleté en carré avec petite basque, sera très-bas, garni d'une ruche; la chemisette, en gaze blanche, sera plissée en biais et surmontée d'une bande plissée en tulle, garnie d'une engrêlure avec blonde; un velours mauve sera passé dans l'engrêlure. Pour coiffure, elle aura une guirlande de petites marguerites mauves avec cache-peigne.

Lucie peut parfaitement porter sa robe de tarlatane blanche, et employer la double jupe de sa robe de tarlatane rose pour garnir le bas de sa robe d'une bande bouillonnée en long, bordée en haut et en bas d'un tuyauté de 3 centimètres, fait avec des bandes de tarlatane double; le pied du tuyauté sera couvert par un petit velours. Le corsage sera en tarlatane blanche bouillonnée en long; les bouillonnés séparés par un velours comme celui de la jupe; un velours plus large sera posé au bord du corsage à l'encolure; elle laissera deux longs bouts sur chaque épaule pour former un nœud avec pans.

Les manches sont de plus en plus courtes; un simple petit bouillonné en tarlatane posé sur un bouillonné en tulle un peu plus long. La ceinture sera en velours ou taffetas rose, découpée à pointes aiguës en haut et en bas et garnie d'une petite corde blanche. Elle placera dans ses cheveux, soit une guirlande de petites roses, soit une corde avec nœuds, ou des barrettes en velours avec une seule petite touffe de roses sur le côté.

Notre jeune madame me demande l'autorisation de mettre du ponceau dans l'ornement de sa toilette, voire même un peu d'argent; malgré mon peu de sympathie pour le rouge et le clinquant, je ne suis pas assez exclusive pour les interdire à dose modérée. Qu'elle fasse donc sa robe en tulle avec semé de très-petits pois en argent; la première jupe sera bordée de trois rangs de ruches en taffetas ponceau, traversées par une petite natte en argent; ces ruches seront disposées en grecques. La tunique ouverte devant, et s'allongeant graduellement, étant beaucoup plus longue derrière, sera découpée en échelle et garnie de la ruche ponceau. Le corsage en tulle sera bordé à l'encolure d'une ruche semblable à celle de la jupe; la même ruche formera des pattes retombant sur le corsage, trois devant, trois dans le dos, et une sur chaque épaule. Le corselet à basque en échelle, de taffetas ponceau, sera bordé de deux blondes posées pied contre pied, légèrement froncées, la natte d'argent placée entre les deux. La manche, drapée sur le dessus du bras, sera maintenue à l'épaule par un nœud ponceau traversé par une corde d'argent avec glands. La coiffure qui complétera cette toilette sera composée de camélias blancs et ponceau, feuilles

avec nervures argentées; on pourra même faire courir dans les cheveux une corde mince en argent terminée par deux glands.

Le velours et le satin font de charmantes robes de diner et de soirée pour cette saison; ils conviennent d'ailleurs également pour tous les âges; c'est dans la forme de la robe et les garnitures que l'on peut apporter les différentes modifications qui empêchent une toilette de grand'mère de ressembler à celle de sa petite fille. Je te citerai même, à ce propos, la jeune madame S***, que j'ai vue dernièrement en soirée chez sa grand'mère avec sa mère; ces trois dames étaient toutes en robe de velours bleu-royal, et toutes trois parfaitement suivant leur âge. La jeune femme avait une première jupe en satin blanc bordée, dans le bas, d'une corde bleue; la seconde jupe, qui formait tunique, était en velours bleu, beaucoup plus courte devant que derrière; elle était ouverte sur le devant et chaque lé de la tunique de velours était ouvert et laissait paraître la jupe de satin; sur toute la jupe de satin, en bas, devant et entre les lés, on avait figuré un grillage en corde bleue; les lés de la tunique étaient bordés tout autour d'une haute guipure cluny. Le corsage décolleté, en satin blanc orné des mêmes cordes, était à manches courtes avec nœuds et glands sur les épaules; le corselet ou basque en velours bleu garni de guipure; la coiffure était fort simple, les cheveux relevés en bandeaux bouffants, avec une corde bleue tournant plusieurs fois autour de la tête et venant s'attacher sur le côté par un nœud à glands.

La mère de madame S. avait une robe en velours bleu, de forme princesse, le corsage décolleté garni d'un galon; la robe boutonnée du haut en bas par de petits boutons en argent très-rapprochés; de chaque côté, sur le devant, une rangée de petits boutons d'argent; les manches étaient garnies en bas et aux entournures de deux galons d'argent avec une rangée de boutons dans l'intervalle. Pélerine Richelieu, en tulle bouillonné, capitonnée en volubilis de velours bleu avec cœurs en argent; la pélerine était garnie de blonde; la coiffure était une barbe en blonde, ornée de volubilis semblables à ceux du corsage.

La robe de la grand'mère, en velours bleu également, était sans aucun ornement à la jupe; le corsage à revers et avec basque frisée, orné d'une passementerie avec jais. Le col Shakespeare avec jabot en point d'Alençon, les manches assorties. Le bonnet était aussi en point d'Alençon, orné de fleurs et de nœuds en velours bleu retenus par des camées noirs. Toutes les toilettes de ces dames ont été très-admirées, et ce qui surtout nous a charmés, c'est que, bien qu'elles fussent habillées avec la même pièce de velours, elles avaient toutes compris parfaitement le genre d'ornement qui convenait à leur âge.

Quant aux chapeaux, jamais ils n'ont été de formes plus variées, depuis le chapeau *Pamela*, dont je te parlais dernièrement, et qui plaît à quelques personnes aimant l'extraordinaire, jusqu'à une toute petite coiffure qui a des brides et qui porte aussi le nom de chapeau; celui-là je renonce à te le décrire, il n'a ni fond, ni passe, ni joues. Parlons plutôt de deux formes également jolies et bien portées, d'abord la forme *Empire*, que nos modistes ont fini par réussir très-bien; le fond est plat, la passe petite,

mais couvrant les oreilles; une petite bande plate forme le bavolet; on la place quelquefois à moitié du fond. L'autre forme, que l'on appelle *boule* ou *jokey*, a le fond arrondi; elle ressemble, du reste, beaucoup à la forme Empire pour la passe et le bavolet. Toutes ces formes, qui sont excessivement petites, ne permettent guère de mettre des fleurs dessous; on mêle dans la draperie du bandeau des passementeries, des galons en or ou en argent, des nattes en petites ganses, des grelots en passementeries or ou argent; l'ornement du dessus ne se place plus derrière; on met sur le côté un chou avec pans, une plume ou un petit oiseau-mouche. Pour mon goût, tu sais déjà que l'or et l'argent ne me plaisent pas mélangés dans les accessoires de nos toilettes; mais pourtant je ne veux pas te priver de la description de quelques chapeaux que j'ai trouvés fort jolis, malgré ces oripeaux.

Chapeau-Empire en velours vert, orné dessus d'une plume blanche placée dans un coquillé en blonde blanche; une petite corde en or passe sur la bande du bavolet en formant des festons; dessous, bandeau en velours vert, trois agrafes en velours vert et une petite natte en passementerie d'or passant sur le bandeau en dedans des agrafes.

Chapeau boule en velours royal bleu chine; une corde en argent et soie bleue passe trois fois sur le bavolet en descendant un peu sur le chignon; la corde est nouée sur le côté gauche et se termine par deux petits glands; à gauche, un petit bouquet de plumes bleues et blanches. Dessous, draperie en velours bleu mêlée de passementerie en argent.

Chapeau-Empire en velours violet, garni de guipure cluny sur le bord du chapeau et la bande du bavolet; à gauche, draperie et coquillé en cluny avec oiseau-mouche placé dans le milieu. Dessous, draperie en velours violet, mêlée de cluny et oiseau-mouche. Quelques camées, dessus et dessous, retiennent les draperies.

Chapeau en satin blanc bouillonné, capitonné en perles de jais blanc; la bande du bavolet, qui est en velours bleu, est ornée de plusieurs rangs de perles blanches; sur le côté, chou en petit velours bleu avec

une grosse perle blanche au milieu. Dessous, bandeau plat en velours bleu orné de perles blanches. Ce chapeau se fait de forme boule ou Empire; il est tout à fait jeune fille.

Il est temps, me dis-tu, ma chère amie, de penser un peu au printemps; détrompe-toi, nous ignorons ce que nous réserveront février et mars, peut-être même avril; l'hiver est à peine commencé, les fourrures, j'en suis certaine, seront encore appréciées pendant plusieurs semaines; les paletots de velours bordés d'astrakan ou de vision sont toujours de charmants vêtements habillés. On porte également des manteaux en drap garnis de fourrure, mais l'astrakan seul, noir ou gris, peut accompagner le drap; tu peux donc faire cette robe en popeline grise, avec le paletot en drap chenillé de même nuance; la robe, de forme princesse, bordée dans le bas d'une bande d'astrakan noir; tu poseras une bande plus basse au bas de la manche; le paletot sera bordé tout autour, devant et à l'encolure; le bas de la manche sera bordé de même et tu placeras une petite bande à l'entournure. Je t'engage à poser cette bande sur l'étoffe même et non au bord, si l'hiver ne se prolonge pas, et que tu veuilles absolument remplacer l'astrakan par une passementerie, tu n'auras pas un grand travail; mais je préférerais conserver le costume tel quel pour l'année prochaine.

Tu me demandes quelle est la disposition la plus à la mode pour les étoffes habillées et négligées; les rayures étroites, larges ou composées de plusieurs filets plus ou moins distancés, se reproduisent sur toutes les étoffes, depuis la plus simple jusqu'à la plus riche; j'ignore à quel usage est destinée la robe que tu veux acheter, mais, dans tous les cas, donne la préférence aux rayures.

Adieu, chère amie, ou plutôt au revoir; ce mois, un peu plus court, ramènera plus promptement notre causerie, seule jouissance qui diminue l'espace qui nous sépare.

Ta toute dévouée,
GABRIELLE.

EXPLICATIONS

Planche II

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 1 bis, Taie d'oreiller avec H. P. — 2 à 4, Garnitures — 5, S. R. — 6, J. V. M. — 7, Céline — 8 et 9, Bonnet d'enfant — 10, Louise — 11, Pauline — 12, H. M. — 13, M. P. enlacés — 14 et 15, Parure Shakespeare — 16, F. B. enlacés — 17, O. G. R. enlacés — 18, Bavoit — 19, Gabrielle — 20, Julie — 21, E. D. avec couronne de comte. — 22, Mouchoir application — 23, A. R. S.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 5, Patron de corsage avec plis — 6 et 7, Calotte en velours — 8 et 9, Bande pour jupon — 10 à 14, Vide-poche — 15 et 16, Jardinière en canevas de Chine — 17 à 21 Bouchon de lampe — 22, Applique au crochet pour garniture de robe.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 4 bis, TAIE D'OREILLER avec H. P., plumetis, feston et cordonnet.

2, GARNITURE, plumetis et feston.

3, PETITE GARNITURE, feston découpé et jours, point en biais (1).

4, PETITE GARNITURE, plumetis et feston.

5, S. R., plumetis et pois.

6, J. V. M., anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

7, Céline, anglaise, plumetis et cordonnet.

8 et 9, BONNET D'ENFANT, plumetis, cordonnet et feston.

10, Louise, anglaise, plumetis et cordonnet.

11, Pauline, plumetis, cordonnet et paillettes.

12, H. M., plumetis et cordonnet.

13, M. P. enlacés, broderie russe.

14 et 15, PARURE Shakespeare, broderie mexicaine et broderie russe. Voir le détail du travail, côté des patrons, bande de jupon n° 8 et 9. — La patte de la manchette est rapportée par une piqure fine ou un feston encadrant les boutonnières.

16, F. B. enlacés, linge de table, plumetis et cordonnet.

17, O. G. R. enlacés, linge de table, plumetis et cordonnet.

18, BAYON en piqué soutaché.

19, Gabrielle, point à la minute.

20, Julie, plumetis et cordonnet.

21, E. D. avec couronne de comte, plumetis, cordonnet et point de sable.

22, Mouchoir, application.

23, A. H. S., linge de table, plumetis.

COTÉ DES PATRONS

1 à 5, CORSAGE avec plis.

1, Devant.

2, Moitié du dos.

3, Manche dessus.

4, Manche dessous.

5, Croquis.

Il se fait en cachemire ou en foulard; le devant est orné d'un large pli de chaque côté; il faut faire ce pli avant de tailler l'étoffe; l'ourlet du devant qui forme pli se fait double de la largeur désignée sur le patron; la ligne qui marque le bord du patron indique la place où doivent être posés les boutons. Le dos est également avec trois gros plis, la ligne ponctuée indique le milieu du pli; on peut orner les plis de ruches, de broderie sur les plis, ou de bandes brodées remplaçant les plis. Le tour du cou, les épaules et le bas des manches sont garnis d'une ruche.

6 et 7, CALOTTE en velours ou en drap noir.

6, Fond.

7, Tour de la calotte.

Les pois du milieu sont des appliques en velours violet entourés d'une soutache algérienne or; les nervures des feuilles sont en ganse or, le tour est une petite passementerie serpentine en soie violette; l'entredeux de pois passant sous les feuilles est bordé de chaque côté de deux ganses or avec points noués en cordonnet violet.

8 et 9, BANDE en cachemire, broderie mexicaine pour jupon.

8, Bande.

9, Détail du travail.

Cette broderie toute nouvelle est d'une exécution facile et produit un très-joli effet; on peut se rendre compte, d'après le croquis n° 9, de la manière de faire ce point qui est simplement un point de feston très-écarté.

10 à 14, VIDE-POCHE en tapisserie.

10, Fond du vide-poche.

11, Patron pour le devant.

12, Patron pour les petites poches de côté.

13, Patron pour la petite poche du milieu.

14, Croquis de l'objet monté.

Ce vide-poche se fait en soie d'Alger bleue avec appliques en dorure; le perlé en or sépare le fond bleu du bord noir; le n° 13 donne le détail du point que l'on fait en dessous du semé de petites roses en dorure. Le patron n° 10 se taille en carton il est recouvert d'une doublure en soie ou satin piquée et ouatée légèrement; la poche n° 11 est doublée également, elle se fixe sur les côtés aux lettres A. Le patron n° 13 est plus petit que le patron n° 12, il fait la poche du milieu. Toutes ces poches sont un peu plus larges dans le haut que le patron n° 10, de manière à ouvrir légèrement. L'objet étant monté, on le borde d'une ganse assortie, on fait au milieu un anneau en ganse pour le suspendre.

15 et 16, JARDINIÈRE en canevas de Chine.

Le dessin qui forme quadrillé sur la bande n° 15 est en cuir avec perles en acier placées dans les ronds de cuir; les étoiles grandes et petites sont en cordonnet bleu et mais; la passementerie qui entoure chaque losange est en or et soie bleue; le point d'épine de l'extérieur est en soie bleue.

La jardinière est de 9 francs, le canevas et l'assortiment de 14 francs.

17 à 21, BOUCHON DE LAMPE.

17, Rond en drap.

18 et 19, Patrons du chapeau.

20, Patron des cornets formant la jupe.

21, Croquis.

Ce bouchon de lampe se monte sur une petite tête de nègre en porcelaine; on peut se la procurer au prix de 3 fr., plus 6 fr. pour les fournitures, chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan.

Le rond n° 17 se taille en drap noir; on le dis-

(1) Consulter le Petit Manuel, page 25.

pose en huit cornets, en faisant un point à chacune des croix marquées sur le patron.

Le n° 20 se fait en drap ponceau; on taille dix morceaux sur ce patron, et on les réunit par une petite couture en surjet à l'envers, puis on pose tout autour un petit galon cachemire, une soutache algérienne or au-dessus, et une rangée de perles d'or entre les deux; on passe la petite tête dans le rond en drap noir, puis dans la jupe ponceau, on pose une soutache algérienne autour du cou et quelques petites paillettes en or qui figurent un collier à sequins.

Les n° 18 et 19 sont les patrons du chapeau. On taille quatre morceaux sur le n° 19, on les réunit par de petites coutures que l'on couvre avec une soutache algérienne or. La bande n° 18 se coud au chapeau sur la partie la plus étroite et forme un bord relevé que l'on couvre d'un petit galon cachemire. En dedans de la jupe, à la hauteur du galon, on passe un gros cordonnet dans le bord de chaque couture et l'on noue les deux bouts du cordonnet de manière à fermer un peu les cornets de la jupe.

22, APPLIQUE au crochet en cordonnet noir pour garniture de robe.

Ce modèle sera exécuté de dimensions différentes pour la garniture de la jupe et pour celle des manches et du corsage, le travail est le même, la grosseur du cordonnet et du crochet que l'on emploie suffisent pour changer la grandeur de l'applique.

Vous commencez ce travail par les branches intérieures de la feuille. Montez une chaîne de 17 mailles — faites une maille passée en piquant le crochet dans la 6^e maille-chainette — 4 fois : (16 mailles-chainettes — 1 maille passée en piquant le crochet dans la 12^e maille en partant du crochet).

Cette première partie terminée, vous avez les quatre feuilles de droite et celle du haut : vous descendez le long de la tige pour exécuter les quatre feuilles de gauche en faisant 4 fois : (4 mailles passées sur les 4 mailles-chainettes formant la tige entre les deux feuilles — 11 mailles chainettes — 1 maille passée en piquant le crochet dans la maille formant le pied de la feuille opposée) — 4 mailles passées pour terminer la tige — 9 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la maille-chainette formant la pointe de la première feuille de droite — 3 fois : (5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la maille formant la pointe de la feuille suivante) — 7 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la maille formant la pointe de la feuille du haut — 7 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la pointe de la feuille suivante — 3 fois : (5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la pointe de la feuille suivante) — 9 mailles chainettes — 1 maille passée dans la maille formant le pied de la tige intérieure. Cette maille ferme la chaîne qui sert de pied au feston mat qui entoure la feuille — 1 demi-bride — 1 bride — 1 bride double — 3 brides triples — 1 bride double — 1 bride — 1 demi-bride — 1 maille passée — cette maille passée doit se trouver placée à la pointe de la première feuille de droite — 4 fois : (1 bride — 1 bride double — 1 bride triple — 1 bride double — 1 bride — 1 demi-bride) — 1 bride — 1 bride double — 1 bride triple et 1 bride double — ces 3 mailles prises dans la même maille — 1 bride —

1 demi-bride — 4 fois : (1 bride — 1 bride double — 1 bride triple — 1 bride double — 1 bride — 1 demi-bride) — 1 bride — 1 bride double — 3 brides triples — 1 bride double — 1 bride — 1 demi-bride — 1 maille passée. — Pour le bout de la tige, avec les deux petits fleurons qui tiennent à la feuille, après avoir terminé la maille passée, vous faites : 13 mailles-chainettes — 1 bride prise dans la 3^e maille en partant du crochet — 1 bride double — 1 bride — 1 demi-bride — 2 mailles passées — 9 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 3^e maille en partant du crochet — 1 bride — 1 bride double — 1 bride triple — 1 bride double — 1 bride — 1 demi-bride — 1 maille passée prise dans la même maille que la dernière maille passée terminant le premier fleuron; puis vous terminez la tige par 5 mailles passées sur les 5 mailles-chainettes qui joignent les fleurons à la feuille.

PLANCHE BLEUE

Dessin pour store; filet brodé ou crochet carré.

PLANCHE DE TAPISSERIE PAR SIGNES

Dessins de M. Roguier, 20, boulevard Sébastopol.

1, Chaise. — Ce dessin est exécuté sur fond gris feutre.

2, Bande pour coffre à bois ou fauteuil.

3, Bande cachemire pour encadrement de rideau.

PORTE-CIGARES

Ce travail est en appliques de cachemire sur cuir gris; les appliques sont bordées d'un double rang de soutache en or, l'ornement est fait en soutache algérienne en or et points noués en cordonnet; les petites feuilles sont en point russe, le cadre est formé par un lacet de soie bordé d'une soutache d'or.

TAPISSERIE COLORIÉE

Dossier de la chauffeuse donnée en janvier.

GRAVURE DE MODES (1).

Première toilette. — Robe en crêpe ornée de ruches bordées de taffetas et traversées par un velours noir. — Corsage de dessous en taffetas bordé d'un velours noir. — Veste orientale en crêpe blanc, ornée d'une ruche rappelant celles de la jupe. — Guirlande de roses avec feuillage brillanté.

Deuxième toilette. — Robe en gaze, première jupe bouillonnée, tunique découpée en larges pans bordés de velours formant nœuds au creux des pointes. — Corsage bouillonné en travers; les bouillons sont séparés par des velours. — Chemisette plissée en gaze blanche, garnie d'une blonde basse. — Ceinture en velours. — Croix en or avec perles fines retenues par un velours noué derrière. — Coiffure en corde avec glands.

Toilette de petite fille (2). — Robe en foulard rayé

(1) Coiffures de madame Périnelle, 43, rue Richelieu.

(2) Toilette d'enfant de la Poupée de Nuremberg, 21, rue de Choiseul.

ornée de rubans avec bouclettes maintenues par des boucles en acier. — Chemisette en organdi avec entredeux et valenciennne. — Bandeau avec nœud en taffetas dans les cheveux.

GRAVURE DE LINGERIE (1).

1, Canezon en tulle bouillonné, orné de velours lamé.

2, Coiffure bandeau en velours avec branche de pervenche en velours.

3, Bonnet-empire orné de velours, diadème en velours tuyauté.

(1) Lingerie de madame Leclerc, 13, rue Vivienne.

4, Berthe en tulle, avec pans noués derrière; ceinture, en taffetas, découpée et lacée. La berthe est ornée de blonde et de rubans en taffetas.

5 et 6, Parure Shakespeare en toile, ornée de motifs en guipure, et garnie de guipure.

7 et 8, Parure col Shakespeare, pointes et petites bandes en toile séparées par des entredeux en valenciennne; la parure est garnie d'une valenciennne.

Au 15 février, les abonnées aux éditions bi-mensuelles violette et verte, recevront :

Un patron de chemisette bouillonnée.

Un patron de collet à capuchon.

Un patron de corsage à basque (gravure 3493).

Un patron de veste bretonne pour petit garçon.

LOGOGRIPE

Souverain ou prélat, je porte un nom illustre,
Que gloire et sainteté revêtent d'un grand lustre.
— En le décomposant, on trouve une cité
Célèbre, et curieuse en son antiquité;
— Un véhicule ancien, toujours cher au poète,
— Et qui jusques aux cieux transporta le prophète;
— D'Espagne une monnaie; — un vêtement anglais,
Mais naturalisé depuis longtemps français;
— Un volcan de l'Islande; — une bonne déesse;
— Les patrons du foyer à Rome et dans la Grèce;
— Puis un département; — puis un grand amas
[d'eau,
— Ce qui contient le lest nécessaire au vaisseau.
— L'agrément de l'esprit, et de l'art culinaire
— La demeure du nègre; — une mesure agraire;
— L'animal aux abois que poursuit le chasseur;
— La carte, décidant le destin d'un joueur;
— Ce qui brunit le teint, mais le rend plus robuste,

— L'objet qu'avec amour couvre l'avare injuste;
— La postérité chère aux nobles, aux bourgeois,
— Et l'onction divine, apanage des rois;
— Un frère de Joseph, jaloux de son mérite,
Chef d'une des tribus du peuple israélite;
— Vous trouverez aussi ce fameux dictateur,
Qui, n'osant être roi, voulut être empereur.
— Mais je vous garde encore un assuré refuge
Contre les flots amers d'un menaçant déluge;
— L'arme puissante aux mains des bons humiliés :
Tel le fils des martyrs, par lui glorifiés.
— L'épouse de Jacob, à Lia préférée,
Près du berceau du Christ à Béthel enterrée;
— Fréquentant le genêt, certain oiseau pêcheur,
D'un nom peu gracieux, estimé du chasseur;
— La fille de Grasson, fameux dans l'Armorique,
M^{me} J. DE GAULLE.



Mosaïque

LE FIGUIER.

Il est souvent parlé du figuier dans la Bible, et Jésus-Christ a tiré de cet arbre plusieurs comparaisons; nous ne rappellerons que celle-ci : *Un homme ayant planté un figuier, vit au bout de trois ans qu'il ne produisait rien; le maître voulut le couper, mais le jardinier demanda qu'on le laissât encore une année.*

Le pape Nicolas V se servit de cette parabole, en exhortant les Grecs à renoncer au schisme. « Selon la parole de l'Évangile, écrivait-il, il vous sera donné trois ans, si dans ce temps le figuier ne porte pas de fruits, l'arbre sera coupé et la nation grecque exterminée. » Cette lettre est de l'an 1451, et trois ans après, Constantinople fut prise d'assaut par les Turcs.

Selon Plinie, un Helvétien, nommé Élicon, depuis longtemps établi à Rome, porta dans les Gaules du vin, du raisin et des figues; il vendit ces denrées aux Gaulois, qui ne les connaissaient pas

encore et qui voulurent conquérir le pays où on les trouvait.

On raconte que Timon le Misanthrope avait sur son terrain un figuier, aux branches duquel allaient se pendre les suicidés; voulant le faire abattre, il en prévint d'avance le peuple d'Athènes, invitant tous ceux qui voulaient se pendre à se hâter, afin de profiter du délai qu'il accordait à cette intention.

Les anciens consacraient le figuier à Saturne et à Mercure.

..

Le travail est le bouclier de l'âme.

SAINT JÉRÔME.

..

On se ruine en luxe pour les yeux d'autrui.

FRANKLIN.

Le mot du Logogriphe de Janvier est **JUSTINE**, où l'on trouve : *Juste — usine — nuits (ville) — juin — nuit — suie — nue — jus — jeu — sin — jeun — ua — unité* (en ajoutant un accent).

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : En limant, on fait d'une barre de fer une aiguille.

RÉBUS

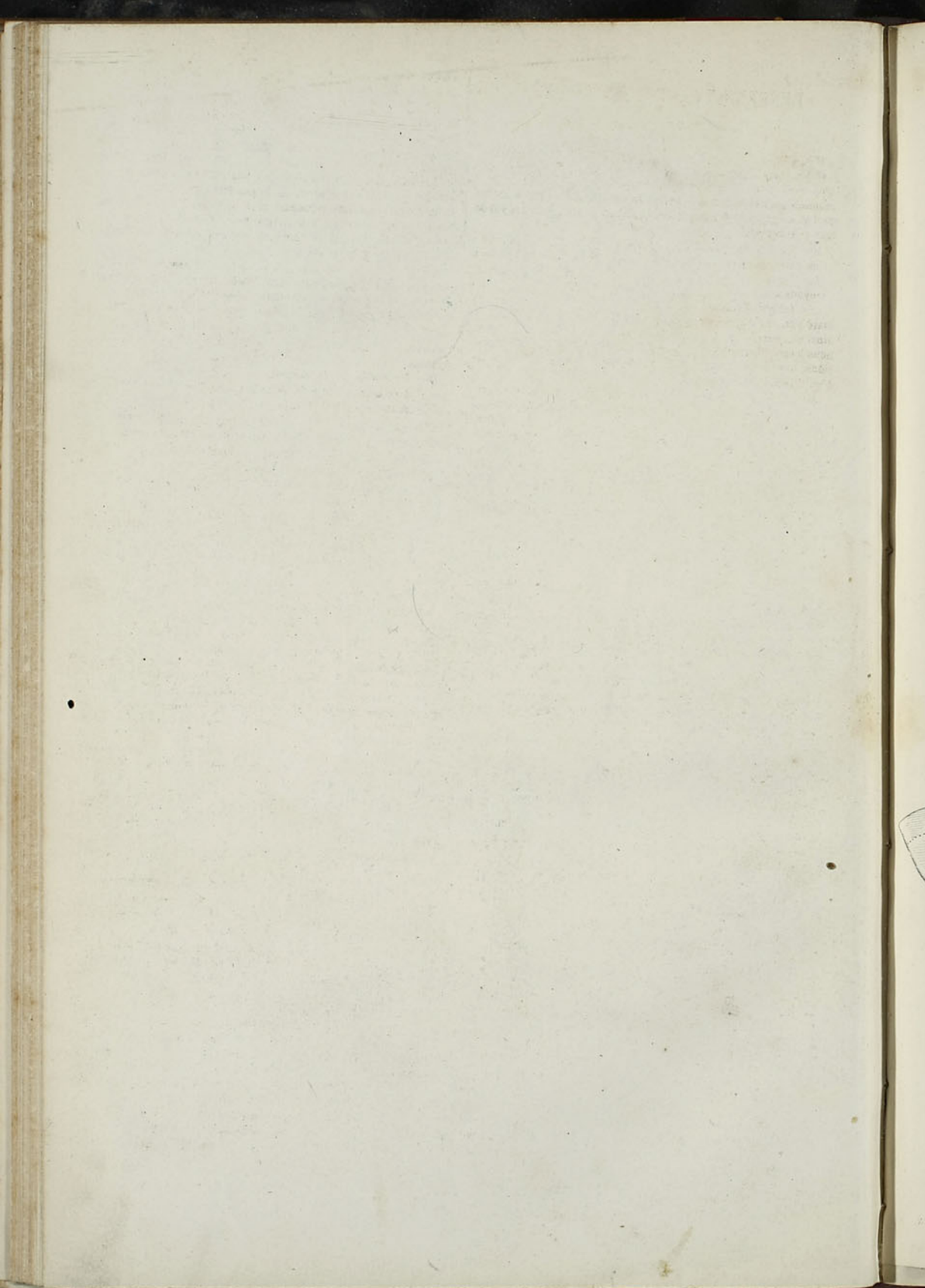


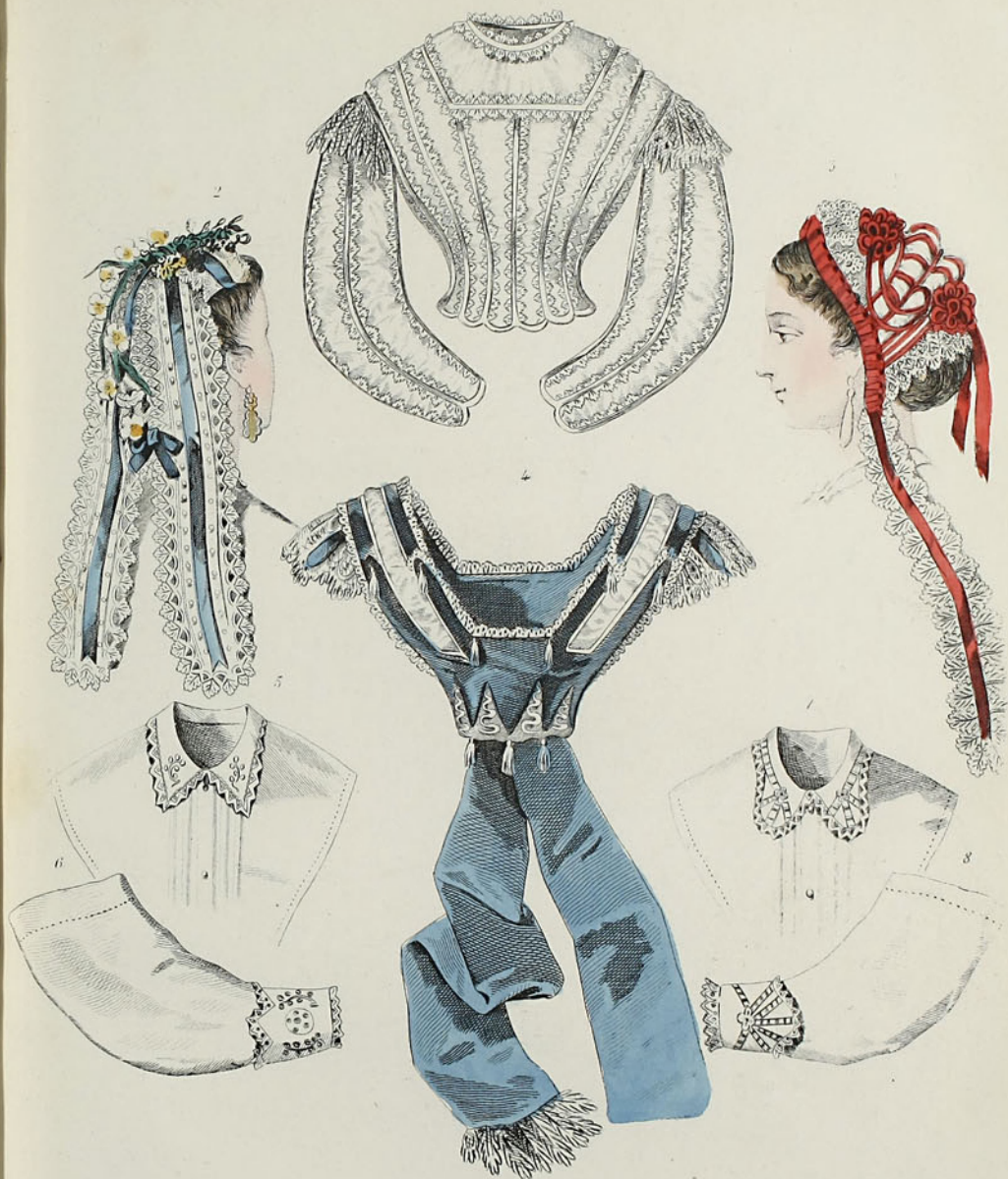
15
10
5
20
total 44



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.





Imp. à la Exp. de Th. Dreyer, 3, Place du Doyen.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

33^e année. Février 1866.

1^{er} 2.

Angèle Lestebecq, Rue du Commerce 10, Paris de France

S. P. Fuller & Co. 10, rue de la Harpe

Angèle Lestebecq & Co. 10, rue de la Harpe

